

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES PROVINCES

De Québec et de Montréal

(NOUVELLE SERIE)

TRENTIÈME NUMÉRO.

OCTOBRE 1833

MONTREAL:

OTR. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 33, RUE ST. GABRIEL

1833

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Archevêque de Montréal

SON EMINENCE

LE CARDINAL TASCHEREAU.

Nos annales ne peuvent laisser passer le grand événement du Cardinalat sans joindre leur voix à celles qui se sont déjà fait entendre si éloquemment pour saluer le premier Cardinal Canadien, pour dire à Son Eminence le Cardinal Taschereau le bonheur et la joie immenses qu'ont ressentis tous les catholiques du Canada, à la nouvelle de son élévation à l'éminente dignité de Prince de l'Eglise Romaine.

Le zèle ardent que Son Eminence a toujours montré pour la Propagation de la Foi en ce pays, l'encouragement qu'il ne cesse de donner aux nouvelles missions, les secours abondants qu'il accorde aux missionnaires : tout cela a sans doute été pour quelque chose dans le choix qu'a bien voulu faire le Grand Pontife qui gouverne aujourd'hui l'Eglise.

Nous invitons tous les associés de l'œuvre de la Propagation de la Foi à remercier la Divine Providence pour un si grand bienfait, et à adresser à Dieu leurs plus ferventes prières pour qu'il conserve bien longtemps l'Auguste Léon XIII qui nous a donné un Cardinal et Son Eminence le Cardinal Taschereau, dont les jours sont si précieux pour nous.

Les lecteurs des Annales seront sans doute heureux de trouver ici quelques-uns des principaux documents qui ont été publiés après les fêtes cardinalices.

BREF DE LÉON XIII AU CARDINAL TASCHEREAU.

A Notre Vénérable Frère Alexandre Taschereau, Archevêque de Québec, agrégé, dans notre récent Consistoire, à l'ordre des Cardinaux.

LÉON XIII PAPE,

Vénérable Frère, Salut et Bénédiction Apostolique.

Élevé, par la miséricorde de Dieu et malgré nos faibles mérites, sur le Siège Apostolique, et, suivant les devoirs que Nous impose Notre charge, plein de sollicitude pour le bien de l'Eglise Catholique, Nous avons surtout à cœur que le Collège de Nos Vénérables Frères les Cardinaux de la Sainte Eglise Romaine, se compose d'hommes très distingués, comme le requiert la dignité de cet Ordre très illustre. C'est pourquoi Nous avons jugé à propos de vous enrôler dans cet Ordre ; en effet, votre piété remarquable, votre science, votre zèle pour la foi catholique et les autres vertus qui brillent en vous et que nous pourrions citer, Nous donnent l'espérance que votre ministère sera d'une grande utilité et servira d'ornement à l'Eglise de Dieu. Vous ayant donc créé Cardinal de la Sainte Eglise Romaine, Nous vous envoyons par Notre Cher Fils, Henri O'Brien, Notre Camérier surnuméraire, l'un des insignes de cette sublime dignité, à savoir la barrette de pourpre, afin qu'après avoir respectueusement reçu cette éclatante distinction de la pourpre, vous compreniez que vous avez été élevé à la dignité de Cardinal et que par conséquent vous devez, en face des dangers à affronter pour l'Eglise de Dieu, demeurer imperturbable et invincible jusqu'à l'effusion précieuse de votre sang en présence du Seigneur. Nous désirons vivement et en considération de l'insigne qu'il doit vous remettre et à cause de Nous, que vous receviez avec bienveillance et que vous rendiez tous les services possibles à celui que Nous déléguons vers vous. Mais Nous voulons que, avant de recevoir la barrette, vous prêtiez le serment que vous présentera le dit Henri O'Brien et que, après y avoir apposé votre signature, vous Nous le fassiez remettre soit par le même Délégué, soit par une autre personne.

Donné à Rome, près Saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur le 7e jour de juin 1886, en la neuvième année de Notre Pontificat.

M. CARD. LEDCZKOWSKI.

COMPLIMENT DE L'ABLÉGAT AU CARDINAL ET A
L'ARCHEVÊQUE DE TORONTO.

EMINENTISSIME PRINCE, ILLUSTISSIME PRÉLAT,

Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII m'a fait l'honneur de m'accréditer auprès de Votre Eminence pour lui présenter les insignes de la dignité Cardinalice. Je viens accomplir aujourd'hui sa volonté suprême en vous remettant la Barrette rouge que Sa Grandeur l'Archevêque de Toronto posera sur la tête de Votre Eminence au nom du Souverain Pontife. L'élévation à la dignité de Cardinal est pour Votre Eminence un honneur personnel, un témoignage de haute estime de la part de Sa Sainteté.

Le regard vigilant du Pasteur Universel Vous a suivie, Eminence, dans votre carrière de charité, il a admiré votre prudence, votre dévouement au St. Siège, vos labeurs incessants dans l'intérêt de l'Eglise, votre zèle ardent pour le salut des âmes.

Par cet acte souverain le Saint Père manifeste aussi son amour paternel pour le Canada, et honore d'une manière toute particulière les deux nobles races qui ont apporté la foi dans cette contrée, et l'y maintiennent avec tant de fidélité.

L'une est cette chevaleresque race gauloise dont Votre Eminence est issue et qui porte avec fierté le titre glorieux de Fille Aînée de l'Eglise. L'autre est la race antique venue de notre Chère île des Saints, race vaillante dont les fils ont toujours été fidèles à notre sainte religion. Dispersés par la Providence de Dieu sur toute la terre ils sont partout les apôtres intrépides et infatigables de la vertu et de la foi.

Au Canada ces deux races vivent aujourd'hui dans l'union la plus parfaite, ils ne forment qu'une seule nation, nation admirable par sa fermeté dans la foi, son amour pour

l'Eglise, son inébranlable attachement à la personne du Successeur infaillible de Pierre.

Et maintenant, Eminence, j'ai l'honneur de remettre à Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Toronto les lettres pontificales qui la nomment Représentant du Souverain Pontife en cette circonstance solennelle et l'autorisent à placer sur la tête de Votre Eminence cette Barrette rouge, insigne d'honneur pour vous-même et titre de gloire pour le noble peuple du Canada.

BREF DE LÉON XIII A L'ARCHEVÊQUE DE TORONTO

A Notre Vénérable Frère Jean Joseph Lynch, Archevêque de Toronto, etc.

LÉON XIII PAPE.

Vénérable Frère, Salut et Bénédiction Apostolique.

Marchant sur les traces de Nos Prédécesseurs les Pontifes Romains, Nous avons toujours eu à cœur que le Sénat des Cardinaux fût composé d'hommes dont l'esprit religieux, la vertu et les mérites fussent en harmonie avec l'éclat et la suprême dignité de ce Collège. Cette considération Nous a dernièrement déterminé à créer Cardinal de la Sainte Eglise Romaine Notre Vénérable Frère, Alexandre Taschereau, Archevêque de Québec, dont la piété, la science, le dévouement à ce Saint Siège Apostolique, le zèle et l'habileté à cultiver le champ du Seigneur, Nous ont été tellement manifestés que Nous l'avons jugé digne de recevoir un si grand honneur. Comme il s'agit maintenant de choisir quelqu'un qui soit chargé de lui imposer la barrette, insigne de la dignité qu'il a obtenue, Nous avons pensé, Vénérable Frère, à vous confier cette fonction, à vous qui êtes à la tête d'une Eglise très illustre et dont le respect envers Nous et envers la Chaire du Bienheureux Pierre est tel que Nous avons la certitude de ne pas vous voir en cela frustrer Notre attente. Puisqu'il en est ainsi, Nous vous chargeons, Vénérable Frère, par la teneur des présentes et en vertu de Notre Autorité Apostolique d'imposer en Notre nom et dans son Eglise

Métropolitaine, suivant tous et chacun des rites prescrits par la Sainte Eglise, à Notre cher Fils, Alexandre Taschereau, créé Cardinal Prêtre de la Sainte Eglise Romaine, la barrette de pourpre que Nous lui envoyons par Notre cher Fils, Henri O'Brien, Notre Camérier surnuméraire, et Nous vous accordons et octroyons par les présentes et en vertu de la même autorité apostolique, toutes et chacune des facultés nécessaires et opportunes, Nonobstant, etc.

Donné à Rome, près Saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 7e jour de juin 1886, en la neuvième année de Notre Pontificat.

M. CARD. LEDOCHOWSKI.

COMPLIMENT DE L'ARCHEVÊQUE DE TORONTO A
L'ABLÉGAT ET AU CARDINAL.

Très Révérend et Illustre Ablégat,

Je vous prie d'exprimer à Sa Sainteté Léon XIII, le Pasteur Suprême non moins distingué par sa science que par sa prudence, mes plus sincères remerciements pour le grand honneur qu'il m'a conféré en me choisissant pour représenter sa personne sacrée et imposer à notre très révérend et bien aimé frère, l'Archevêque de Québec, les insignes de la grande dignité du Cardinalat.

De plus vous voudrez bien dire à Sa Sainteté que son génie étonnant, qui lui fait diriger avec tant de sureté la barque sacrée du bienheureux Pierre à travers les écueils de la mer agitée de ce monde, l'a fait l'égal de son Très Illustre Prédécesseur Léon le Grand et que si son nom est glorieux dans le monde entier, nulle part il ne l'est plus que dans notre heureux pays.

A vous aussi, Très Eminent Prince, nous avons une dette de reconnaissance pour l'honneur que vous nous avez fait en nous choisissant pour vous conférer la consécration épiscopale, je suis heureux de voir cette œuvre couronnée d'une nouvelle gloire, par l'ordre du Souverain Pontife.

Je vous félicite, O Eglise de Québec, mère de tant d'Eglises; car aujourd'hui vous voyez un de vos fils les plus savants

et les plus zélés mis au nombre des princes illustres qui forment le sénat de l'Eglise du Christ.

Et vous, o saint fondateur de cette Eglise, vous qui, à travers de nombreuses tribulations et de nombreux combats, avez semé dans les larmes le grain de la vraie foi, vous avez moissonné dans la joie et maintenant couronné dans le ciel, vous vous réjouissez avec nous ici-bas.

Cette nation celtique qui dès le commencement pouvait être regardée comme une vigne croissant sans culture et qui, comme par instinct, honorait ses prêtres d'un si grand respect, à peine fut-elle greffée à la vraie vigne qui est le Christ, qu'elle les a vénérés jusqu'au culte.

Cette vigne a produit deux branches dans le Nouveau-Monde, l'une les Français l'autre les Irlandais. Ces deux peuples furent préparés de manières différentes à répandre la vraie doctrine ; l'un par des persécutions héroïquement soutenues pour l'amour du Christ, l'autre par son zèle ardent pour la conversion des sauvages, tous deux au reste demeurant fermement attachés à la Foi Catholique et fidèlement unis dans leur loyauté au Saint-Siège.

En terminant, il me sera permis de dire que la noble Puissance du Canada se réjouit beaucoup de l'honneur conféré par le souverain Pontife, à l'ancien et vénérable siège épiscopal de Québec.

ALLOCUTION DU CARDINAL.

EXCELLENCE,

Le Souverain Pontife, qui gouverne si glorieusement la sainte Eglise catholique, a donné une nouvelle preuve de sa prudence et de sa sagesse, en vous choisissant pour remettre au premier cardinal canadien les insignes de la plus haute dignité ecclésiastique.

Fils de l'Île des saints, de cette île bénie de Dieu, que ni les coups du glaive, ni les horreurs de la famine, ni la plus cruelle persécution poursuivie durant trois siècles n'ont pu séparer de la foi et de la charité du Christ, vous venez vers nous comme l'envoyé du successeur de Pierre ! de Pierre

qui a reçu de son divin maître la charge de confirmer ses frères et qui signa de son sang sa profession de foi ; de Pierre, qui même après sa mort, se fait encore entendre, et dont la voix retentit par tout l'univers !

Que votre Excellence soit le témoin irrécusable de la vive reconnaissance qu'éprouve aujourd'hui le peuple canadien ; qu'Elle veuille bien être auprès de Sa Sainteté l'interprète de notre dévouement au Saint Siège, et qu'elle soit notre intercesseur auprès du Pontife Suprême pour qu'il daigne répandre sur nous tous ses plus amples bénédictions.

MONSEIGNEUR,

Il y a quinze ans, dans cette même basilique de Notre-Dame de Québec, je m'agenouillais aux pieds de Votre Grandeur pour recevoir l'onction épiscopale. Je suis heureux de voir que le Souverain Pontife ait choisi Votre Grandeur pour imposer aujourd'hui sur ma tête l'insigne de la dignité cardinalice. Ce sera pour moi un nouveau motif de reconnaissance et d'attachement filial envers le digne Archevêque qui depuis un quart de siècle gouverne avec tant de sagesse et de prudence l'importante province ecclésiastique de Toronto.

VÉNÉRABLES CONFRÈRES DANS L'ÉPISCOPAT,

Je ne saurais vous exprimer dignement les sentiments de ma reconnaissance pour l'empressement avec lequel vous êtes venus rehausser l'éclat de cette cérémonie.

Mieux que personne vous comprenez, vous sentez la pesanteur du fardeau dont nous sommes tous chargés. C'était déjà pour moi un poids au dessus de mes trop faibles épaules ; un acte de la souveraine autorité du Vicaire de Jésus-Christ, à qui nous devons obéissance, m'impose une nouvelle responsabilité en proportion de la dignité sublime dont je me vois revêtu : je dois compter sur vos ferventes prières afin d'obtenir les grâces dont j'ai besoin plus que jamais.

Et vous, messieurs les membres du clergé, qui êtes en même temps nos collaborateurs, notre appui et notre gloire par votre zèle et votre dévouement, voyez les bienvenus. Faites-vous un devoir de joindre vos prières à celles de vos

Evêques afin que tous ensemble nous obtenions plus sûrement et plus abondamment les grâces dont nous avons tous besoin.

MES CHERS FRÈRES,

C'est votre foi et votre attachement au Saint Siège que le Souverain Pontife a voulu reconnaître et récompenser en appelant un enfant du Canada à la sublime dignité de Cardinal.

Cette foi et cet attachement, vous en avez donné des preuves bien sensibles à l'occasion de la solennité qui nous réunit en ce moment. Montrez-vous toujours dignes de cette haute estime dont vous jouissez auprès du Souverain Pontife. Conservez comme le plus précieux des trésors ces traditions de foi et de dévouement que vous ont léguées vos ancêtres et apprenez à vos enfants à regarder la Sainte Eglise comme une mère, à qui nous devons amour, respect, obéissance, à la vie et à la mort.

SANTÉ DU CARDINAL PROPOSÉE PAR L'ARCHEVÊQUE DE TORONTO.

(AU BANQUET.)

On dit que les troubles n'arrivent jamais seuls. Je fais aujourd'hui une nouvelle expérience, que les joies et les honneurs arrivent rarement isolés. Le second honneur qui m'est tombé en partage aujourd'hui, (par la condescendance de quelques uns, je n'en doute pas,) est l'honneur de proposer santé, longue vie, succès et bonheur au premier cardinal, Son Eminence le Cardinal Taschereau, un de ces hommes bien doués de la nature, aussi grand par ses ancêtres, que par ses talents, par sa science et surtout par les plus belles qualités d'un cœur vraiment sacerdotal; un ami de ses ouailles et un ami de ceux qui ne sont pas soumis à sa juridiction, mais qui ont un cœur large et généreux rempli de sympathies chrétiennes. Si nous devons voter pour l'endroit du Dominion où le premier chapeau de cardinal doit tom-

ber, le verdict universel serait en faveur de Québec, la mère d'un si grand nombre de diocèses, dans le Dominion du Canada comme aux Etats-Unis.

RÉPONSE DU CARDINAL.

Je suis profondément ému de la cordialité avec laquelle vous avez accueilli la santé proposée par Mgr l'Archevêque de Toronto.

Ce Vénérable Prêlat semble avoir eu pour mission spéciale de me transmettre les faveurs du St Siège. En 1870, je recevais de sa main la mitre épiscopale, et en ce jour le S. Père se sert encore de son ministère pour m'imposer la barette cardinalice.

Vous ne vous étonnez donc pas que son cœur paternel lui ait inspiré des éloges et des compliments contre lesquels la piété filiale et la reconnaissance m'empêchent de protester.

Pour en détourner votre attention laissez moi vous résumer quelques pages de notre histoire religieuse.

Au delà de deux siècles se sont écoulés, depuis que le premier évêque du Canada, l'illustre et saint Monseigneur de Montmorency-Laval, remontait le St-Laurent. Pendant un mois entier que dura ce voyage il eut le loisir de contempler les deux rives de ce fleuve majestueux dont la sublime grandeur lui faisait deviner l'immensité du pays qu'il devait évangéliser. Son œil d'apôtre se fixait ardemment et avec anxiété sur ces vastes forêts, abritant d'innombrables peuplades assises à l'ombre de la mort, et plongées dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie.

Plus d'une fois, peut-être, un nuage de découragement et de frayeur fit passer une ombre sur cette grande âme que le zèle, la foi et la charité la plus ardente ne pouvaient soustraire à l'infirmité humaine.

Permettez moi de vous dire une histoire, dont je ne garantis point l'authenticité, mais pour laquelle je réclame cependant une foi absolue.

Un jour donc que Mgr. de Laval avait longtemps prié pour attirer les bénédictions célestes sur lui-même, sur ses mis-

sionnaires et sur cette innombrable multitude [d'amies au salut desquelles il s'était généreusement dévoué, un sommeil profond vint le surprendre.

Tout-à-coup lui apparaît un homme portant un vêtement fait de poil de chameau et une ceinture de cuir, tel que l'Évangile nous dépeint le précurseur du Messie (St. Matt III, 4).

“ Ne crains point, dit-il à l'apôtre du Canada ; je suis Jean Baptiste, le patron des Canadiens ; je suis envoyé vers toi pour te montrer ce que deviendra ce pays.”

“ Ouvre les yeux et porte tes regards sur les rives de ce grand fleuve. Vois-tu ces champs fertiles qui ont remplacé les forêts dont le sombre aspect t'effrayait tout-à-l'heure.”

“ Les maisons, échelonnées sur les rives, abritent des familles nombreuses et contentes de leur sort.”

“ Regarde ces villages rapprochés les uns des autres, entourant le temple où le Sauveur du monde reçoit les hommages des fidèles et verse sur eux les trésors de sa miséricorde et de son amour. Entre dans cette église de campagne et admire le sentiment profond de piété de ces hommes dont la générosité n'a pas de borne quand il s'agit de contribuer à la magnificence de la maison de Dieu.”

“ Dans quelques instants apparaîtra cette ville naissante où le vicaire de Jésus Christ a placé le siège épiscopal que tu dois occuper. C'est là que, pendant un demi siècle d'épiscopat, tu travailleras à la vigne du Seigneur.”

“ Compte, si tu peux, les provinces et les diocèses qui sur ce vaste continent regarderont l'église de Québec comme leur mère.”

“ Regarde ces rochers couronnés par une citadelle imprenable ; vois ce que sera dans deux siècles cette cité où doivent reposer tes cendres ; ces nombreux asiles de la piété et de la science. Vois-tu ces immenses constructions ; ce sont ton Séminaire et l'Université qui se glorifiera de porter ton nom. Écoute les accents de la joie universelle qui dans deux siècles retentiront dans tout le Canada, parceque ton quinzième successeur aura été revêtu de la pourpre ! Prends part avec moi à cette réjouissance. Vois-tu assis autour de lui, dans un banquet, les représentants de l'autorité civile, de

nombreux prélats, une armée de ministres du Seigneur, des convives de toutes nationalités et de toutes croyances, levant les yeux et les mains au ciel pour le remercier d'un honneur qui rejaillit sur tout le Canada."

"Le Canada, si petit aujourd'hui et qui compte à peine quelques centaines de Français, le Canada s'étendra alors d'un océan à l'autre, et ces océans seront reliés par un chemin de fer sur lequel rouleront des palais emportés par le feu et l'eau. Sans être une nation indépendante, il en aura tous les privilèges, et l'immortel Pontife qui occupera alors le Siège de Pierre, fera tomber sur cette nation un rayon de lumière céleste et la reconnaîtra comme telle en appelant un de ses enfants à partager avec lui la sollicitude de toutes les églises. A cette occasion il déclarera solennellement qu'il a voulu récompenser la foi de cette jeune nation destinée à de grandes choses et son attachement au Saint Siège. Tels seront alors les fruits de cette vigne que tu vas planter et cultiver. Tes sueurs n'auront donc pas été stériles."

"A la vérité, tes successeurs, comme toi-même, auront des fatigues à endurer, des combats à livrer, des jours d'angoisse, des tentations de découragement : il y aura des guerres, des luttes intestines, toutes les misères de cette vallée de larmes... Mais l'or s'éprouve et se purifie par le feu, et les pensées de Dieu qui permet ces épreuves sont trop profondes pour être toujours comprises par l'intelligence humaine."

"Un siècle après ton arrivée, il y aura une guerre terrible entre les deux plus grandes puissances du temps. Voisines sur ce continent nouveau comme sur l'ancien, elles y transporteront leurs querelles Européennes, et le Canada, après une résistance héroïque, passera sous la domination de l'Angleterre. Il y aura grande désolation dans toute la famille Canadienne-française. Pour tout cœur bien né, c'est une agonie que d'être séparé d'une mère chérie. Console-toi, pauvre famille orpheline, la Providence veille sur toi et ce sera précisément cette douloureuse séparation qui fera ton salut et ton bonheur. La France sera bouleversée de fond en comble, elle sera comme une ville bâtie sur un volcan toujours prêt à l'anéantir. Pendant ce temps la famille

Canadienne aura sans doute ses jours d'épreuves et de luttes, mais à la tempête succèdera le calme, elle grandira avec une rapidité étonnante ; elle envahira pacifiquement ses immenses forêts, puis se répandra peu à peu d'un océan à l'autre, et jusque dans une grande république voisine, et tout cela parceque sous l'égide de la puissante Angleterre, elle jouira de toute la liberté religieuse et politique qu'il est possible de désirer. Elle vivra en profonde paix avec les autres familles de diverses origines et de différentes croyances et participera aux avantages que l'union et la concorde produisent infailliblement. Ce sera juste le moment que l'habile Pontife qui gouverne l'Eglise choisira pour lui donner une marque solennelle de son affection et acquitter une dette de reconnaissance pour les courageux défenseurs que cette nation lui aura envoyés dans les jours de péril."

"En ce temps-là, l'Empire Britanique sur lequel le soleil ne se couchera point, sera gouverné par une Souveraine dont les vertus feront l'admiration et l'édification de ses innombrables sujets, en même temps que sa justice et sa bonté la leur rendront chère comme une mère à ses enfants."

"Que Dieu la conserve longtemps à leur affection !"

A peine Saint Jean-Baptiste, le plus canadien des canadiens, avait-il prononcé ces paroles de loyauté vraiment canadiennes, qu'un coup de canon annonce l'entrée au port. Mgr de Laval se réveille tout consolé et émerveillé de cette vision et se prépare à prendre possession de cette terre qui est devenue sa patrie.

J'ai fini mon histoire.

A vous de la juger.

A moi de vous remercier de la bienveillance avec laquelle vous l'avez écoutée.

Je ne dois pas omettre de témoigner aussi ma vive, profonde et sincère reconnaissance envers tous ceux qui, sans distinction d'origine et de croyance, ont contribué à rehausser l'éclat de cette belle fête nationale, par leur présence, par leurs généreuses souscriptions, surtout par leurs sentiments de religieux respect.

L'union et la concorde font la force d'une nation et on peut ajouter aussi qu'elles font son bonheur. Plusieurs fois

dans le cours de cet entretien j'ai parlé du Souverain Pontife. Nous avons ici son digne représentant, un fils de la fidèle Irlande. Vous serez sans doute heureux de l'entendre vous dire combien Léon XIII aime le Canada et je suis persuadé que de retour à Rome Son Excellence Mgr O'Bryen pourra nous rendre le témoignage que nous tenons à ne point nous laisser surpasser en respect, en obéissance et en amour filial envers le Vicaire de Jésus-Christ.

Québec, 21 juillet 1886.

AU CARDINAL JACOBINI.

ROME, ITALIE.

Fête religieuse enthousiaste.—Démonstrations par catholiques et protestants.—Reconnaissance à Léon XIII.—Merci.

CARDINAL TASCHEREAU.

Rome, 22 juillet 1886.

CARDINAL TASCHEREAU,

Archevêque, Québec, Canada.

Télégramme de Votre Eminence lu avec bonheur par Souverain Pontife qui remerciait bénit.—Je vous félicite.

CARDINAL JACOBINI.

Québec, 22 juillet 1886.

AU CARDINAL JACOBINI,

ROME ITALIE.

Ablégat, Mission remplie—enthousiasme indescriptible—Etats-Unis et Canada entier représentés—Illumination, feu d'artifice—Discours par Cardinal, Ablégat et Gouverneur, Cardinal et peuple reconnaissants, Léon XIII acclamé.

O'BRYEN, Ablégat.

Rome, 22 juillet 1886.

MONSIGNOR O'BRIEN, Ablégat Apostolique.

Saint Père, très satisfait de votre télégramme, vous bénit.

CARDINAL JACOBINI.

Québec, 21 juillet 1886;

CARDINAL JACOBINI, Rome,

Archevêque de Toronto remercie le Saint Père de l'honneur insigne d'avoir été nommé Délégué du Saint Siège pour imposer la Barrette au Cardinal Taschereau. Cérémonie imposante, concours de 22 évêques, enthousiasme général, reconnaissance profonde et universelle à Léon XIII.

ARCHEVEQUE DE TORONTO.

Rome, 22 juillet 1886.

MONSEIGNEUR LYNCH,

Archevêque de Toronto, Québec,

Canada.

Le Souverain Pontife a éprouvé une grande consolation en apprenant la solennité des fêtes célébrées avec un enthousiasme général en présence de vingt deux évêques. Un événement de cette sorte resserrera les liens qui unissent le Saint Siège et les fidèles de votre pays. Sa Sainteté donne très affectueusement la bénédiction apostolique à Votre Grandeur, au nouveau Cardinal, aux membres du clergé et aux laïques qui étaient présents à cette cérémonie.

L. CARD. JACOBINI.

DISCOURS DE L'ABLÉGAT.

(AU BANQUET.)

Eminence,

Messeigneurs,

Messieurs,

La cordialité et la magnificence princière de la réception qui m'a été faite dans la vieille ville de Québec m'est infiniment précieuse et je ne sais comment exprimer les sentiments dont mon cœur déborde en ce moment. Vous avez donné, Messieurs, durant ces jours de publique reconnaissance, un spectacle admirable. Qu'il est beau de voir un peuple affirmer ainsi sa foi, son dévouement à l'Eglise, et

son amour pour le Pontife Suprême qui la gouverne avec tant de sagesse ! Le Canada est bien le peuple le plus catholique du monde après l'Irlande. (Rires et applaudissements.) Mais l'Irlande est une antique nation, son histoire religieuse se perd dans la nuit des temps, elle a pour elle les siècles, tandis que vous, jeune peuple, donnez déjà à l'univers l'exemple de la fidélité, et de l'ardeur intrépide dans le service de Dieu.

Son Eminence le cardinal-archevêque m'a prié de redire au Saint-Père combien le Canada catholique est attaché à l'Eglise et à son chef. Pour m'acquitter de cette mission, je ne saurais mieux faire que de répéter les éloquentes paroles de l'orateur éminent qui nous a ravis, hier soir, au cours de ce magnifique festival, couronné d'un si brillant succès. Je n'ai jamais entendu une parole plus éloquente, plus catholique et plus théologique. Je dirai donc au Saint-Père tout ce que j'ai vu et entendu, tout ce qui a ravi mes yeux et remué mon cœur. Je lui dirai qu'il compte ici des enfants fidèles à sa cause.

Ah ! messieurs, si tous les peuples étaient comme le vôtre, la situation du Pontife, renfermé entre les murs du Vatican, cesserait bientôt d'être la honte et le malheur de notre siècle. Espérons que ces jours d'épreuves finiront bientôt. Pour vous, Messieurs, continuez à être un peuple catholique et fidèle au Pape.

DISCOURS DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR.

Eminence,

Messeigneurs,

Messieurs,

Les paroles trop flatteuses pour moi qu'a prononcées Son Eminence en annonçant que j'allais prendre la parole, me découragent presque d'ouvrir la bouche. Cependant, au milieu de ces fêtes inouïes, je crois de mon devoir, comme chef de l'Etat en cette province, de dire quelques paroles.

La modestie, Eminence, est certes une belle vertu. Mais je crois qu'il est des circonstances où elle peut devenir un

défaut. Et la circonstance actuelle est une de celles-là. Il me semble que je n'ai pas le droit d'être modeste pour mon pays en ce moment. Je le dirai donc avec une légitime fierté : oui, le Canada catholique a mérité l'immense honneur que lui a conféré le Père suprême de la catholicité. Il n'y a pas de peuple au monde qui soit animé d'un plus vivace esprit religieux. La religion et les questions religieuses sont un des éléments les plus importants de notre vie nationale, et la preuve s'en trouve à chaque page de notre législation statutaire.

Je me permettrai de m'adresser à Mgr. l'Ablégat du Saint-Père, et de lui dire : Mgr, veuillez dire au Souverain-Pontife glorieusement régnant que nous sommes une nation catholique, où les privilèges et la légitime influence du clergé sur le peuple, s'allient avec la plus grande somme de liberté véritable. Dites-lui que le clergé est ici influent parce que le peuple l'estime et l'aime. Dites-lui que c'est avec l'aide et la participation de l'Eglise que l'Etat peut donner dans notre province, plus que dans toute autre, le magnifique spectacle de la liberté dans l'ordre. Quel contraste avec ce qui se passe dans la vieille Europe, où l'avalanche révolutionnaire détruit tout sur son passage ! Ici point de ruines sociales, parce que Dieu est à la base de l'édifice, et que, protestants comme catholiques, je dois le dire, ont appris à compter avec Dieu qui est le Maître et le régulateur des nations.

En face de ce spectacle, et du contraste avec celui que nous donnent les peuples européens, je ne crois pas être trop hardi, ni trop fier pour mon pays, en disant que le Canada, et particulièrement la province de Québec, est le plus radieux joyau de la tiare pontificale.

La Persécution dans l'Extrême-Orient.

(Les Missions Catholiques.)

CORÉE.

Lettre de Mgr Blane, des Missions Etrangères de Paris, Vicaire Apostolique de Corée, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

SEOUL (Corée), 1^{er} mars 1885.

L'année dernière, nous avons joui d'une tranquillité relative. Nous avons entendu près de 9,000 confessions et donné 520 baptêmes d'adultes. C'est la première fois que nous atteignons ce chiffre depuis notre rentrée en 1876.

Malheureusement, dans les premiers jours de décembre, la révolution, commencée par les partisans du progrès et de l'ouverture du pays à l'influence étrangère, s'est retournée contre eux à l'avantage du parti des rétrogrades. Nos chrétiens, regardés comme sympathiques aux étrangers et aux Japonais, en ont ressenti le contre-coup, et, depuis cette époque, on m'a signalé de divers côtés un certain nombre de vexations locales dont on n'avait pas entendu parler depuis longtemps. Deux ou trois affaires sont encore pendantes; les autres se sont arrangées à la plus grande satisfaction de nos chrétiens.

Je ne vous dirai ici que deux mots de la persécution du district de Ouen-San, province de Han-Kyeng-to, celle qui nous a causé le plus d'inquiétude, parce que plusieurs de nos néophytes avaient été arrêtés comme chrétiens et jetés en prison. Voici ce que m'écrivit à ce sujet un de nos confrères, M. Poisset, chargé du district du nord :

“ Je crois que vous éprouverez une grande joie en appre-

nant la ferme et noble confession que les chrétiens ont faite de leur foi et la prudence si évidemment inspirée de Dieu, avec laquelle ils ont su déjouer les ruses des satellites. Du reste, ils n'ont eu aucun tourment à subir, aucun mauvais traitement sur la route, rien que des prévenances dans les auberges de la part des satellites. En fin de compte, ils ont été relâchés comme chrétiens, publiquement, sans condition, et avec espoir de rentrer même dans les biens qui leur ont été enlevés. Les satellites, qui avaient sans ordre commencé cette campagne inopportune, ont été cassés, battus, condamnés à payer ou à restituer ce qu'ils avaient endommagé ou brisé.

“ De Ouen-San jusqu'à la capitale de Han-Kyeng-to, toute cette affaire a eu un grand retentissement. On croit que c'est la première prédication de la sainte Religion dans la contrée, et le moyen providentiel dont Dieu a voulu se servir pour répandre dans le nord la connaissance du nom chrétien. Malgré la défection bien regrettable d'un nouveau chrétien et d'un enfant, on peut encore dire de bon cœur : *Gratias Deo, qui dedit nobis victoriam per Dominum Jesum.* ”

“ Les Japonais de Ouen-San se sont, paraît-il, assez bien montrés dans la circonstance en faveur de nos néophytes. Ils ont, au moment où on pouvait craindre une arrestation en masse des fidèles de la ville, recueilli chez eux ceux qui se sont présentés, et ont empêché les satellites de faire main basse sur les marchandises appartenant aux chrétiens. ”

Je vous envoie la traduction d'une partie de la relation coréenne qui m'a été adressée au sujet de cette affaire ; elle ne manque pas d'intérêt comme étude de mœurs

“ ...Six chrétiens furent emmenés et mis dans la prison de la ville. Quelque temps après, le chef des satellites vint les trouver et leur dit solennellement :

“ Le mandarin m'a donné l'ordre de vous faire subir un interrogatoire. Si vous promettez de ne plus pratiquer la religion chrétienne, je vous enverrai aussitôt, mais, si vous dites que vous la pratiquerez encore, j'ai l'ordre de vous faire mourir. Répondez, que voulez-vous faire ? ”

“ Cinq chrétiens s'écrièrent d'une seule voix :

“ — Quand nous devrions mourir, nous ne voulons pas abjurer la sainte religion. ”

“ Le sixième, pris de peur, ayant répondu qu’il ne pratiquerait plus, le chef des satellites lui donna aussitôt une ligature (environ huit fr.) en disant :

“—Puisque celui-ci promet de ne plus pratiquer la religion chrétienne, je le renvoie libre en lui donnant même de l’argent pour la route. Vous autres aussi, si vous disiez seulement un mot, je vous enverrais également.”

“ Les cinq chrétiens fidèles répondirent :

“—Nous, au contraire, nous sommes des gens préparés à mourir pour la justice. Fallût-il endurer la mort, nous ne voulons pas vivre au prix d’une apostasie.”

“ Le chef des satellites, voyant qu’il n’y avait rien à faire, ferma les portes de la prison et s’en alla. Mais, dans la soirée, étant venu de nouveau, il dit :

“—Moi aussi, j’ai des enfants et je n’aime pas faire mourir qui que ce soit. Pendant la nuit, je laisserai les portes de la prison ouvertes; profitez-en et échappez-vous tous.”

“ Les chrétiens répondirent :

“—Si le mandarin nous renvoie, nous sortirons; pour ce qui est de nous évader, nous ne le ferons pas.”

“ Le chef des satellites s’en alla sans rien dire. Le lendemain pendant la nuit, il revint apportant trois ligatures qu’il présenta aux chrétiens en les invitant à s’échapper. Le vieux catéchiste Ou répondit :

“—Nous ne le ferons pas sans l’ordre du mandarin.”

“ Le chef des satellites ajouta :

“—Ce que je vous ai dit devrait vous suffire pour comprendre ce que l’on veut de vous; pourquoi vous obstinez-vous ainsi ?”

“ Puis, leur remettant les ligatures, il sortit laissant ouvertes les portes de la prison.

“ Le lendemain, en plein jour, les chrétiens quittèrent tranquillement la prison et se rendirent à Ouén-San, où ils rencontrèrent une chrétienne qui avait été arrêtée en même temps qu’eux, mais enfermée dans une prison séparée. Celle-ci leur apprit qu’elle venait d’être délivrée par ordre du gouverneur de la province, lequel avait ordonné de lui restituer ce qui lui avait été volé; elle avait donc recouvré à peu près tout ce qu’elle avait perdu.

“ Le vieux catéchiste Ou, en apprenant cela, adressa au mandarin une supplique en faveur des chrétiens de son village. Le mandarin lui ayant demandé des explications, le chrétien raconta tous les détails de l'affaire et les dommages subis. Le mandarin fit aussitôt arrêter le principal auteur du désordre et le faisant mettre à la question.

“—Coquin que tu es, lui dit-il, prétextant ton état de valet du mandarin et embauchant des satellites du gouverneur qui passaient, tu as, sans aucun motif, au plus fort de l'hiver, chassé de leur demeure trente à quarante familles innocentes et, ajoute-t-on, tu as pillé ce qu'elles possédaient ! Quand bien même on te ferait mourir, ta faute ne recevrait pas tout son châtement.”

“ L'accusé répondit :

“—J'ai agi ainsi parce que ces gens pratiquent la religion chrétienne.”

“ A ces mots, le mandarin, en trant dans une grande colère, s'écria :

“—En l'année 1866, on a mis à mort tous les chrétiens ; comment peux-tu dire qu'il y en a encore ? ”

“ Le satellite répliqua :

“—En vérité je possède des pièces de conviction.”

“ Le mandarin se fâcha de nouveau.

“—D'après ce que j'ai entendu dire, ce coquin, en 1866, ayant obtenu on ne sait d'où des livres chrétiens, a été la cause de la mort de beaucoup de gens, injustement accusés ; il paraît qu'il ne s'est pas corrigé de sa misérable habitude.”

“ S'adressant alors aux valets du prétoire, le mandarin ajouta :

“—Fustigez ce misérable jusqu'à ce qu'il déclare que les livres dont il parle sont des livres qui lui appartiennent.”

“ Ayant reçu quelques coups de verge, le satellite se hâta de dire :

“—En vérité, ces livres sont des livres qui étaient dans ma maison.”

“ La question ayant cessé, le mandarin lui demanda pourquoi il avait agi ainsi, combien de complices il avait, combien d'argent il avait volé et dissipé, etc. Sur les dépositions

de l'accusé, les autres complices furent arrêtés et ne furent relâchés que sur promesse de rendre à une époque déterminée tout ce qu'ils avaient volé. Quoique le mandarin ait fait promettre restitution, on ignore s'il y aura moyen de recouvrer tout ou au moins partie de ce qui a été perdu."

Je n'ajouterai qu'un mot pour vous faire remarquer la manière habile dont le mandarin a traité cette affaire. Comme la religion catholique est toujours prohibée par les lois du pays, il était difficile à un simple mandarin de province de trancher cette question de sa propre autorité et de déclarer libre l'exercice de la religion ; aussi a-t-il mieux réussi en la mettant de côté et en faisant avouer au satellite, moyennant quelques coups de bâton, que les livres chrétiens saisis appartenaient, non à des chrétiens, mais au satellite lui-même. C'est aussi une allusion à nombre de faits très déplorables dont chrétiens et païens ont été les victimes durant la grande persécution de 1866 à 1876, pendant laquelle il suffisait de la moindre accusation de christianisme ou du moindre objet de religion saisi pour être déféré aux tribunaux et mis à mort.

En terminant, permettez-moi de vous offrir mes sentiments de profonde reconnaissance pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi aux aumônes et aux prières de laquelle l'Eglise de Corée doit d'avoir donné au ciel de si nombreux martyrs et confesseurs. C'est elle encore aujourd'hui qui nous nourrit et nous soutient, et c'est sur elle que nous comptons pour le jour où, quittant ses vêtements de deuil, l'Eglise de Corée serait appelée à témoigner publiquement de sa foi en érigeant des églises, des écoles, des hôpitaux, etc.

Les prédicants de l'erreur qui, tant qu'il y a eu péril, se sont tenus prudemment à l'écart, menacent aujourd'hui de nous envahir, soutenus par l'or de leurs sectes hérétiques ; de divers côtés on annonce déjà leur arrivée. Dans les ports ouverts au commerce, ils ont liberté d'action, tandis que nous avons encore les mains liées. Tout ce que je demande aujourd'hui à nos associés et bienfaiteurs, c'est le secours de leurs saintes prières pour que le divin Maître hâte le jour de notre délivrance et ne permette pas à l'homme ennemi de faire tout le mal qu'il se propose.

TONG-KING.

Lettre de Mgr Puginier, des Missions Etrangères de Paris, Vicaire Apostolique du Tong-King occidental.

Hà-nôi, 13 avril 1885.

La mission du Tong-King occidental, si cruellement éprouvée depuis trois ans, passe en ce moment par une nouvelle crise.

Le district du nord, formé des provinces de Son-tây, Hung-hoa, Tuyên-Quang, comprend six paroisses ayant une population chrétienne de douze mille âmes. Cinq de ces paroisses sont présentement ravagées par les Pavillons Noirs et de fortes bandes de rebelles, qui font cause commune avec eux. Six prêtres ont dû se réfugier à Son-tây pour échapper à une mort certaine.

L'un d'eux, curé de la paroisse de Hung-hoa, a été arrêté, le 7 avril, à six kilomètres au sud de cette ville. Il fuyait aussi devant les Chinois avec plus de trois cents femmes et enfants de sa paroisse, lorsqu'au passage de la Rivière Noire, il est tombé entre les mains d'une bande qui les attendait. Cependant les femmes et les enfants n'ont pas eu de mal ; les brigands, les voyant en guenilles, les ont relâchés, se contentant de garrotter le curé et son servent. Qu'ont-ils fait de ce prêtre, je l'ignore : je sais seulement qu'ils l'ont conduit dans un village occupé par les Pavillons Noirs ; j'ai essayé de le faire racheter, mais, malgré la forte rançon que l'on offrait, nous n'avons pu obtenir sa délivrance.

Une trentaine de chrétientés viennent d'être détruites par les Chinois ; l'une d'entre elles, forte de mille âmes, a eu vingt personnes massacrées et une centaine emmenées prisonnières ; les autres ont perdu moins de monde. Les chrétiens sont en fuite, la plupart dans les montagnes et quelques-uns dans les villages païens où ils ont des connaissances. Un millier de femmes et d'enfants ont pu gagner Hà-nôi et Son-tây ; la mission doit pourvoir à leur entretien, car la plupart sont venus les mains vides. Même les familles à l'aise n'ont rien pu emporter, elles auraient été certainement pillées en route et peut-être assassinées. Tout a été abandonné à la merci des ennemis, maisons, bestiaux, etc., pour avoir la vie sauve par une fuite précipitée.

Ce district de Son-tây est bien éprouvé depuis dix-huit ans. De 1867 à 1875, les bandes de rebelles, Pavillons Jaunes et Pavillons Noirs, le ravagèrent à différentes reprises, et y commirent des atrocités effrayantes. Une paroisse de 3,500 âmes eut, dans l'espace de cinq ans, 2,500 personnes massacrées ou mortes de misère. Depuis trois ans, ce même district n'a pas cessé d'être en butte aux plus grands malheurs. S'il a eu par intervalles quelques mois de répit, il a payé bien cher une tranquillité apparente qui avait engagé les chrétiens à rentrer dans leurs foyers. A différentes reprises, les Pavillons Noirs ont fait des incursions subites, pillé et brûlé les maisons ; ils ont massacré grand nombre de personnes, et ont emmené prisonniers des centaines de femmes et d'enfants.

On m'annonce la destruction de quatre autres chrétientés. Dans l'une appelée Duc-Phong, chef-lieu de la province de ce nom, située à six kilomètres au-dessus de Hung-hoa, les néophytes ont essayé de se défendre, mais ils ont dû céder devant un ennemi nombreux et bien armé. Plusieurs d'entre eux ont été blessés et se sont dispersés dans les forêts. La situation des chrétiens du district nord devient de plus en plus critique. Priez le bon Dieu pour notre mission !

Partout la guerre fait des désastres, mais en Europe le mal est passager et restreint ; au Tong-King, elle est un fléau pour tout le pays et pour tout le monde, parce qu'elle entraîne avec elle le brigandage, l'incendie, les assassinats particuliers et souvent de grands massacres. Cependant, si toute la population en souffre, il est incontestable que les chrétiens sont particulièrement éprouvés. Les païens finissent par s'arranger avec l'ennemi, font cause commune avec lui et deviennent brigands à leur tour. Mais nos néophytes n'ont d'autre ressource que la fuite, et doivent sacrifier tous leurs biens pour sauver leur existence. D'ailleurs, il n'est pas rare de voir un petit hameau chrétien perdu au milieu des païens, pillé et brûlé, tandis que ces derniers n'ont aucun mal. Les Chinois et les bandes de rebelles soudoyés par les mandarins savent très bien faire la distinction, et ils n'ignorent pas que les catholiques sont les amis de la France.

Oh ! que la situation présente est pénible pour nos mal-

heureux néophytes et pour nous, missionnaires ! Notre vie se passe dans la sollicitude, dans les alarmes, dans les plus vives anxiétés. Pas de semaine qui n'amène de nouveaux malheurs ; pas de jour sans mauvaises nouvelles : tantôt c'est une chrétienté persécutée, une paroisse entière bouleversée, souvent tout un district, formé de plusieurs paroisses, ravagé par des bandes de Chinois.

INDO-CHINE.

TONG-KING.

Lettre de Mgr Puginier, des Missions Etrangères de Paris, vicaire apostolique du Tong-King occidental.

Hanoi, le 25 avril 1885.

Par le dernier courrier, je vous annonçais les malheurs du district de Son-tây ; aujourd'hui j'ai encore à vous apprendre de mauvaises nouvelles. Deux autres chrétientés du même district ont été détruites par les bandes de rebelles, qui font cause commune avec les *Pavillons noirs*. Les églises et les maisons des chrétiens ont été entièrement brûlées. Le prêtre indigène, arrêté le 7 avril, a été conduit dans un fort des *Pavillons noirs*, et depuis lors je n'en ai plus eu de nouvelles.

L'évacuation des troupes chinoises commence à s'effectuer, conformément à la signature des préliminaires du traité de paix ; mais les *Pavillons noirs* vont-ils aussi se retirer ? Cela devrait être, puisque, depuis deux ans, ils ont été reconnus par la Chine et acceptés comme faisant partie de son corps expéditionnaire du Tong-King ; ils sont armés et approvisionnés par elle, et leurs chefs Liu-Vinh-Phuoc, Hoàng-thu-trung, etc..., ont reçu des grades élevés de la cour de Pékin.

Le retrait des troupes chinoises va diminuer la gravité de la situation ; mais la question du Tong-King n'est pas encore finie et elle n'est pas aussi simple, ni aussi facile qu'on se le figure en France. On aura à lutter contre les révoltes intérieures, fomentées par des ennemis irréconciliables qui font extérieurement bonne figure et favorisées secrètement par des mandarins chinois, qui officiellement en déclineront

toute responsabilité. Le foyer de révolte existe depuis que le Gouvernement annamite a extérieurement renoncé à la lutte par le traité de juin 1884 et il a pris des proportions considérables, qui vont en grandissant de jour en jour. Pour ne pas s'apercevoir de cela, il faudrait ne pas connaître le pays et n'avoir aucun renseignement sur ce qui se trame dans l'ombre. D'anciens mandarins annamites vaincus sont restés dans le pays et ont réussi à former peu à peu de fortes bandes de rebelles. Ils ont aussi gagné à leur cause des chefs de brigands qui leur ont amené des renforts considérables. Avec ces bandes qui sont devenues une véritable force et dont on doit tenir compte, ils ravagent, surtout depuis quatre mois, les provinces de Son-tây, de Hung-Hoa et de Tuyen quang. Une de ces bandes, qui avait Cai-Chàng à sa tête, a fait beaucoup de mal dans une partie des provinces de Ninh-Binh et de Hanoi.

Cette révolte a un foyer, et ce foyer est entretenu de haut ; mais il suffirait d'une main forte et habile pour arrêter le mal et l'empêcher de prendre de l'extension. Si l'on n'agit pas promptement avec intelligence et vigueur, la révolte gagnera du terrain, achèvera de ruiner le pays et deviendra bien plus difficile à dominer.

Je me réjouis de voir la paix se faire avec la Chine, laissant aux diplomates le soin de stipuler des clauses honorables et avantageuses pour la France ; mais je n'ose me faire illusion et compter sur une tranquillité parfaite et durable. Je crains que les chefs des troupes chinoises, en se retirant, ne laissent dans le pays des bandes d'aventuriers bien armés, qui continueront à piller, à massacrer les populations et à harceler les troupes françaises. Heureusement le gouvernement français vient de prendre une détermination énergique en envoyant au Tong-King un corps d'armée, mais il serait regrettable qu'une confiance prématurée en l'avenir fit diminuer l'effectif des renforts ou fit retirer trop tôt une partie des forces.

Pour terminer ma lettre, j'ajouterai comme conclusion pratique, confions-nous en la Providence et ce que ne feront pas les hommes, Dieu le fera pour sa gloire et pour le bien des âmes.

Lettre de M. Bouchut, missionnaire au Cambodge, à M. Pernot, directeur du séminaire des Missions Etrangères à Paris.

Phnôm-pênh, 1er mai 1885.

De nouveaux désastres viennent de fondre sur nos chrétiens du Cambodge. Déjà, lors de la mort du P. Guyomard, bien des ruines avaient été amoncelées : un district détruit entièrement, les autres en partie, des villages incendiés, des églises brûlées, du sang chrétien répandu. Ces derniers jours, vient de s'achever la ruine totale du Sông-Sau.

Le vendredi 25 avril, des rumeurs sinistres portaient l'épouvante dans la population. Les rebelles, ayant à leur tête un ancien bonze, se formaient en bandes nombreuses des deux côtés du fleuve à deux heures de chez moi, en bas de Loang. J'envoyai immédiatement la nouvelle de ces préparatifs à Phnôm-Pênh, espérant qu'une colonne serait dirigée contre les rebelles.

Dans la nuit du dimanche au lundi, le danger devient plus pressant ; j'ordonne aussitôt aux femmes et aux enfants de se mettre en barque, aux hommes de se réunir près de moi. Vers minuit, j'envoie faire une reconnaissance vers le bas. Tout paraît tranquille ; la confiance commence à renaître dans les cœurs. Je m'étends un instant sur une chaise pour me reposer un peu. Personne ne dort encore, lorsque, soudain, une voix nous crie de l'autre côté du fleuve :

“ Les rebelles sont là. Fuyez au plus vite.”

On se précipite et l'on me fait monter en barque. Des cris déchirants se font entendre, les femmes et les enfants, affolés de terreur, mêlent leurs plaintes aux clameurs féroces des ennemis. Les barques se sont à peine éloignées de quelques mètres de la rive, déjà les Cambodgiens et les Chinois incendient l'église, et me cherchent dans ma maison qu'ils brûlent également. Du fleuve on les entend dire :

“ Le Père ne nous échappera pas, au jour nous le chercherons dans les herbes.”

J'étais alors dans une petite barque, étendu et recouvert d'une natte. J'ordonne à mes chrétiens de me suivre et de

ramer vers Phnôm-Pênh. Dans cette sombre nuit, éclairée seulement par l'incendie, quelques familles s'égarèrent et disparaissent. Cependant les rebelles ne perdent point de temps, ils promènent la flamme dans toute la chrétienté. Je me recommande à Dieu, je fais le sacrifice de ma vie, et je sens renaître en moi l'espérance. Les rameurs redoublent d'efforts. Nous avançons les rebelles, et arrivons à l'île de Lon-chôn, qui nous sépare désormais des ennemis. Mais si nous étions sauvés, d'autres chrétiens ne l'étaient point encore. Le poste de Sachthbô, à une heure au-dessus de Pvé Trèng, nous apparaît tout en flammes. Que vont devenir les dix familles qui l'habitent?...

Nous arrivons à Phnôm-Pênh vers midi, chez Mgr Cordier. Je fais l'appel de mes chrétiens. Un grand nombre manquent et ceux qui sont là se trouvent dans un état des plus lamentables. Obligés de se jeter pêle-mêle dans des barques insuffisantes, ils n'ont presque rien pu sauver. Beaucoup n'ont même pas emporté leur moustiquaire, meuble indispensable, qui accompagne toujours l'Annamite.

Le lendemain quelques familles, qui n'avaient pu se sauver en barque, après avoir été poursuivies et traquées comme des bêtes fauves, parviennent à s'échapper, et m'apportent la nouvelle qu'un jeune chrétien de vingt-deux ans a été massacré devant l'église. Les rebelles lui ont enlevé la peau de la tête pour se faire un étendard superstitieux.

Chaque jour amène de nouveaux désastres : les chrétiens de Sachthbô, nourris pendant trois jours dans la forêt par des païens amis, viennent de m'arriver hier sains et saufs, mais sans ressources. Ceux de Barêm et de An-hôi n'ont pu encore parvenir jusqu'à moi. Leurs maisons ont été brûlées ; eux sont cachés, mais ne peuvent sortir de leur retraite, sans courir le danger d'être saisis. Plusieurs, dit-on, sont déjà entre les mains des brigands.

Pour résumer en quelques mots, la dernière tourmente vient d'anéantir au Sông-Sau le travail de deux ans : quatre chrétientés détruites, quatre chapelles brûlées, cent maisons incendiées, par conséquent cent familles sans asile, sans habits, sans nourriture. Soixante sont actuellement avec moi à Phnôm-Pênh, la mission est obligée de les nourrir et

d'ajouter ce sacrifice à tant d'autres. Les chrétiens du P. Misner leur ont offert avec cordialité un logement dans leur village, quarante familles sont encore à errer. Mes chrétiens ne sont pas découragés. Dieu, qui donne aux oiseaux leur pâture, ne les laissera pas périr. Dès que la paix sera rétablie un peu, ils iront avec moi relever de leurs ruines leurs villages, et montrer aux païens que l'enfer ne saurait vaincre les serviteurs du vrai Dieu.

TONG KING

Lettre de Mgr Puginier, des Missions Étrangères de Paris, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Hâ-nôi, 22 mai 1885.

Mes craintes au sujet du prêtre indigène arrêté le lendemain de Pâques, se sont malheureusement réalisés ; il a été tué d'une manière horrible. Après avoir essayé de le faire racheter à prix d'argent, une fois que les préliminaires de la paix ont été connus, j'ai prié le général Brière de l'Isle commandant en chef, d'écrire au mandarin supérieur des troupes chinoises pour obtenir la délivrance de notre prisonnier. Le courrier porteur de la lettre du général venait de partir lorsque je reçus un télégramme de Son-Tây, par lequel le Père Richard m'annonçait brièvement : " *Curé Cáp* (nom du prêtre) *tué par Chinois.*" Deux jours après, je recevais du même Père une lettre me donnant des détails sur l'exécution.

Après son arrestation, ce prêtre avait été conduit successivement dans cinq ou six forts occupés par les Chinois. Malgré son âge avancé, il avait soixante ans, et son état de faiblesse, car il avait été miné par les fièvres et les fatigues du ministère dans une paroisse montagnaise et malsaine ; malgré cela, dis-je, et ses cheveux blancs, on lui avait mis la cangue au cou, et il devait la porter nuit et jour même dans ses voyages. On le conduisit enfin à un grand fort, situé à trois journées de marche de Hung-hoà, sur le Fleuve Rouge : c'était là le quartier général du grand chef des Chinois.

Le prêtre avait pu conserver un petit christ qu'il portait

sur sa poitrine, et les Chinois l'ayant aperçu, lui demandèrent ce que c'était. Il leur répondit : " c'est mon maître et c'est aussi le vôtre." Alors, sur l'ordre du chef, il fut enterré vivant, la tête en bas et les pieds en haut. Ses jambes sortaient de terre depuis les genoux, et on y avait attaché un écriteau sur lequel était tracé des caractères chinois dont voici la traduction : " c'est ainsi que seront traités les sectaires de la religion perverse." Son corps fut laissé plusieurs jours dans cet état et des personnes qui l'ont vu, ont raconté que la partie de ses jambes qui sortait de terre, était enflée outre mesure et de la grosseur d'un sac.

Il est certain que le prêtre a été tué par les Chinois ; il paraît certain aussi qu'il a été enterré vivant, car plusieurs témoins l'ont affirmé. Quant aux autres détails, ils ont été racontés par des personnes dignes de foi, et je les rapporte tels qu'on me les a donnés, en attendant que je puisse interroger des témoins présents à l'exécution. On m'a dit aussi qu'on avait voulu faire apostasier le prêtre et que, sur son refus, il avait été condamné à mort. Il ne m'a pas encore été possible de vérifier ces faits, attendu que les prêtres des paroisses supérieures n'ont pu rentrer à leur poste à cause des rebelles qui continuent à infester le pays et qui sont particulièrement ennemis des chrétiens.

Avant de terminer ce récit, je dois ajouter quelques détails intéressants sur le prêtre dont je viens de parler. Je l'ordonnai au sacerdoce le 6 janvier 1871, et je l'envoyai comme vicaire dans la paroisse dite Dice phong, qui comprend la province de Kiong-hoa et une petite partie de celle de Son-tây. Le nombre des chrétiens de cette paroisse est environ de mil huit cents, mais ils sont disséminés dans dix-sept villages très éloignés les uns des autres. Il faut une bonne journée de marche pour traverser la paroisse du nord au sud et autant pour aller de l'est à l'ouest. Six chrétientés se trouvent enfoncées au loin dans les montagnes et on n'y arrive que par des chemins peu pratiqués et très escarpés. En résumé la paroisse de Dice phong est très malsaine et difficile à desservir.

Ce prêtre a payé un dur tribut à l'acclimatement, et, pendant plus de quatorze ans qu'il a été dans sa paroisse d'abord

comme vicaire et ensuite comme curé, il n'a pas passé de semaine sans éprouver au moins un fort accès de fièvre, et souvent trois et même quatre.

Il était un modèle de dévouement pour assister les chrétiens moribonds. Que de fois on est allé le chercher par un temps de pluie, alors qu'il avait lui-même la fièvre, pour des malades éloignés de sept ou huit heures de marche, auprès desquels on n'arrivait que par de très mauvais chemins ! Sans se plaindre, sans songer s'il était souffrant lui-même et sans considérer la longueur et les difficultés de la route, il se faisait jeter sur son filet, et partait de nuit par le mauvais temps, subissant l'accès de fièvre dans le voyage. Dans sa vie de prêtre, c'est par centaines qu'on peut compter les cas de dévouement de ce genre.

Lorsque j'ai appris son arrestation, la perte d'un prêtre m'était pénible, mais ce qui m'affligeait particulièrement, c'était la pensée qu'il serait privé à ses derniers moments des sacrements de la Sainte Eglise, lui qui avait montré un si grand dévouement pour assister les fidèles à leur lit de mort. Aussi, lorsque j'ai reçu les renseignements dont j'ai parlé plus haut, bien que je n'aie pas encore pu les contrôler, je me suis réjoui dans la pensée que le Seigneur en sa miséricordieuse bonté, lui avait accordé des grâces particulières pour le dédommager de la privation des derniers secours de la religion. Lorsqu'il m'aura été possible de prendre de nouveaux renseignements, je m'empresserai de vous les communiquer. En attendant, je me recommande et je recommande ma maison si éprouvée à vos bonnes prières et à celles de vos religieux lecteurs.

A la même date, Mgr Puginier écrit les lignes suivantes à M. le Supérieur du séminaire des Missions Etrangères de Paris, qui lui avait fait connaître l'impatience avec laquelle on attendait en France quelques détails sur les missionnaires massacrés au Laos au commencement de l'année dernière :

“ Je comprends le désir et l'impatience que l'on éprouve en France de recevoir des renseignements sur les confrères massacrés au Laos. Mais je n'ai moi-même rien pu apprendre de nouveau. Le Père Tamet seul aurait pu nous donner des détails, et il a été tué lui-même avant que j'aie pu

me mettre en relation avec lui. La seule lettre qu'il m'ait écrite, je l'ai communiquée dans mon rapport sur les massacres. A diverses reprises, j'ai essayé d'envoyer des personnes au Laos, mais les communications sont extrêmement difficiles et même dangereuses. Il ne m'a pas encore été possible non plus de me procurer un seul objet qui ait appartenu à ces chers confrères. La situation reste toujours telle que je ne prévois pas le moment où il me sera permis de faire un premier envoi de missionnaires pour aller visiter, consoler et reconforter les catéchumènes et néophytes du Laos si éprouvés et si délaissés. Je voudrais bien pouvoir les envoyer l'hiver prochain, mais il faudra pour cela un changement bien prompt que Dieu seul peut mener."

KOUANG-TONG (Chine)

Lettre de Mgr Chausse, des Missions-Etrangères de Paris, évêque de Capse, coadjuteur du préfet apostolique du Kouang-Tong.

L'intérêt que vous prenez à tous les événements de nos missions persécutées et la gratitude que nous devons à votre bienveillante générosité et à la charité de tant de bienfaiteurs, qui se sont empressés de répondre à nos cris de détresse, nous font un devoir de ne pas vous laisser ignorer la situation actuelle de notre belle province du Kouang-Tong. Depuis la terrible panique, que les édits du vice-roi de Canton avaient soulevée dans toute la région, nos chrétiens battus, chassés, pillés, n'ont pas obtenu officiellement une grande amélioration. Si les remontrances du ministre russe au *Tsong li ya men* ont amené plus de réserve dans les mandarinats et partant un adoucissement considérable, il n'en est pas moins vrai que, jusqu'à ce jour, la plupart de nos chrétiens vivent encore loin de leur village et nous en avons à cette heure plus de deux mille à Hong-Kong et à Macao.

A la faveur de ce calme, cependant, ceux qui ont regagné leur foyer ruiné ont été encouragés et aidés, parce qu'un double avantage nous paraissait ressortir de cette conduite.

En reprenant place dans leur village, ils facilitaient les rapports brusquement interrompus avec les païens et devenaient comme une base au relèvement futur d'un de nos districts dévastés. Sur ce sol sacré du village, ils retrouvaient leurs habitudes, leur travail, et nécessairement un moyen plus facile de soutenir leur existence : quelques-uns ont réussi ; d'autres ont échoué : et il a fallu encore une fois reprendre le chemin de l'exil, ou afficher les insignes de la superstition.

Vous jugerez de la violence de cette tempête par le dénombrement des pertes que nous venons d'établir d'une manière à peu près certaine. 1,900 familles, environ 14,000 personnes, ont été pillées ; sur ce nombre sept à huit mille chrétiens ont été chassés de leur village. Plus de cent dix chapelles, écoles ou résidences ont été pillées ou détruites ; toutes nos maisons, oratoires, et un grand nombre de maisons des chrétiens, sous prétexte qu'on y priait, ont été fermées avec le sceau de l'autorité locale. Jusqu'à ce moment, malgré nos efforts auprès des puissants, je n'ai rien obtenu pour les ouvrir au culte ; elles sont encore scellées et les chrétiens ne peuvent y pénétrer. C'est l'acte officiel qui a produit le plus grand mal dans les campagnes. Outre que les satellites, chargés de ce travail, en ont profité pour enlever les objets les plus précieux, l'apposition des scellés a excité tous les sentiments hostiles contre les chrétiens. En Chine, les scellés ne sont guère apposés que pour les causes infamantes et, une fois scellée, la maison d'un particulier devient la propriété du mandarin qui, au bout d'un certain temps, la vend à son profit.

Les quelques missionnaires qui ont pu retourner dans leurs stations, sont obligés de vivre dans le voisinage de leurs chapelles sans pouvoir y résider, ni y célébrer les saints mystères.

A part quelques villages situés aux environs de Canton, nos prêtres chinois peuvent, en se cachant, administrer les sacrements dans toutes les localités, sans être inquiétés. Tel est l'état actuel de notre mission. Ce n'est pas prospère ; mais nous sommes plus tranquilles. Vers la fin d'avril, à quatre lieues de Canton, quelques chrétiens revenus dans

leur village, n'ayant pas voulu se conformer aux usages païens à l'égard des ancêtres, ont été chassés de nouveau, et leurs maisons démolies jusqu'aux fondements par leurs parents. Dans toute la région abondamment peuplée, on a encore beaucoup à craindre pour l'avenir.

Quoique la paix semble presque assurée, l'esprit belliqueux de nos autorités cantonnaises doit être pour nos chefs militaires du Tong-King, un avertissement continu. Si les préliminaires avaient été conclus quinze jours plus tôt, après la prise de Lang-song et la victoire de Tuyen-Kouang, les Chinois, atterrés par leurs défaites, ruinés dans leurs finances, auraient accepté des conditions plus dures parce qu'ils soupiraient après la paix. Aujourd'hui, ils accréditent le bruit que les Français ont demandé la paix eux-mêmes. Les généraux du Céleste Empire, enflés d'une victoire qui ne leur a rien coûté, ont repris leur morgue vantarde et ont facilement entraîné dans leur sens toute la population turbulente, la moins saine et la plus facile à remuer. En ce moment même, on lève de nouvelles recrues, on forme de nouveaux bataillons et les exercices militaires se continuent de plus belle.

Le gouvernement de Peking veut, je crois, sincèrement la paix ; et les deux cents millions votés par la Chambre des députés, ont été le plus sûr instrument, le meilleur acte politique de notre Parlement durant cette campagne interminable...

...Que dire de l'avenir qui nous est réservée ? Le texte du traité nous servira de guide et éclairera notre appréhension. Si nous pouvions garder les îles Pescadores, comme le brave amiral Courbet le proposait, notre honneur serait sauvé même aux yeux des Chinois.

Enfin, nous attendons avec impatience l'heure de Dieu. Dès que la paix nous permettra de rejoindre nos districts, nous chanterons tous un *Alleluia*, et malgré les désastres immenses que nous avons subis, nous avons la confiance que nous aurons bientôt relevé nos ruines. Daigne le ciel entendre nos vœux et écouter nos prières, et la foi de nos braves chrétiens, fortifiée par la persécution, étendra de plus en plus ses rameaux verdoyants sur cette vaste province !

COCHINCHINE ORIENTALE.

Lettre de Mgr Van Camelbeke, des Missions Étrangères de Paris, évêque de Hiérocésarée, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale.

Quinhon, 8 juin 1885.

Plusieurs fois déjà, comme vous le savez, notre mission a été sérieusement menacée des mêmes malheurs qui ont affligé le Tong-King et la Cochinchine septentrionale. Mais, grâce à Dieu, nous en avons toujours été quittes pour la peur.

Aujourd'hui, au moment même où la paix conclue avec la Chine et nos succès militaires sur le théâtre de la guerre nous permettaient d'espérer une ère de tranquillité définitive, nous sommes à notre tour éprouvés par un commencement d'émeute, dont il est encore difficile de juger la gravité et dont on ne peut prévoir les conséquences désastreuses. Voici les faits tels qu'ils se sont passés dans la province de Quang-Ngái, d'après les renseignements qui m'ont été communiqués par un témoin oculaire, le P. Garin.

Depuis le commencement de cette année, le P. Poirier avait la consolation de baptiser cent cinquante adultes dans une localité de son district, ce qui naturellement ne devait plaire ni aux mandarins, ni aux villages païens des environs. Ce mécontentement ne pouvait que s'accroître quand vingt nouveaux catéchumènes se présentèrent d'eux-mêmes pour demander à se faire instruire. Parmi eux se trouvait le frère cadet ou le cousin germain du chef de canton sur le territoire duquel se trouvent les deux nouveaux postes de Van-Bân et de Bô-dé. Celui-ci, au mépris des traités, entreprit de susciter mille obstacles à son parent. Mais, loin de se laisser effrayer, le jeune homme alla porter plaintes au catéchiste que le P. Poirier avait laissé à Vân-Bân.

Ce catéchiste envoya alors trois chrétiens auprès du chef du canton, pour lui faire comprendre qu'il ne devait pas s'opposer ainsi à la conversion de son frère. Mais ce haut personnage, au lieu d'accéder à la demande qui lui était

faite, donna ordre de garrotter les trois chrétiens et de les garder prisonniers. Le catéchiste, ne les voyant pas revenir, en députa successivement plusieurs autres pour savoir ce qui se passait et joindre leurs prières à celles des premiers. Mais ils furent tous également arrêtés et mis à la cage.

Après cette capture habilement calculée, le chef du canton fit répandre çà et là autour de sa maison une certaine quantité de riz et de menus objets, renversa et fractura quelques meubles, puis, saisissant un *gong* (tam-tam), il frappa l'alarme avec fureur, assurant que les chrétiens étaient venus le voler à main armée, etc., et montrant les preuves de cette prétendue attaque.

Le mot d'ordre étant donné depuis longtemps, les gens de tous les villages environnants accoururent à ce signal, armés de longs bâtons, et frappèrent rudement ces douzes pauvres néophytes qu'ils conduisirent ensuite à la sous-préfecture. Le sous-préfet, qui faisait partie du complot, emprisonna et mit à la question ces pauvres malheureux, qu'il voulut ensuite, pour comble d'infamie, forcer à signer le procès-verbal de leur prétendue agression.

A ce moment, le P. Poirier, ayant eu connaissance de tous ces faits diaboliques et de la cruelle injustice dont ses chers chrétiens étaient victimes, n'hésita pas à se rendre près du sous-préfet pour implorer sa pitié et réclamer prompt justice. Ses efforts demeurèrent sans résultat et c'est alors que notre confrère se disposa à aller lui-même à Ván-Bân pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'entrer en négociations pacifiques avec les autorités du village. Il les fit donc inviter à venir le trouver à la petite cure de la nouvelle paroisse de Ván-Bân ; mais aucun n'accepta l'entrevue proposée. Voulant en finir au plus tôt, le P. Poirier, animé des intentions les plus pacifiques, ne fit pas de difficulté d'aller lui-même à la maison commune du village, accompagné d'un seul suivant âgé de dix-sept ou dix-huit ans. Un peu après, trois chrétiens suivirent aussi le Père. Mais les païens, ameutés, refusèrent d'entrer en accommodement avec notre confrère. Bien plus, ils le saisirent brutalement et le frappèrent de violents coups de bâton, surtout à la tête et au bras gauche.

Le pauvre Père ainsi maltraité dut rester sur place, cou-

vert de nombreuses blessures et attendant le coup de grâce. Il fit alors généreusement le sacrifice de sa vie, prêt à mourir pour la cause de notre sainte religion. Un des chrétiens, témoin de cette scène tragique, s'empressa de partir en toute hâte pour annoncer la nouvelle de cet odieux attentat aux PP. Garin et Guégan, alors fort éloignés de là. Ces deux confrères partirent immédiatement et en passant entrèrent dans la citadelle du chef-lieu pour porter leurs plaintes au grand mandarin et réclamer secours et protection en vertu des passe-ports dont sont munis les missionnaires. Leur requête demeurant sans effet, ils continuèrent bravement leur chemin. Mais, avant d'arriver sur le territoire de Ván-Bân, ils rencontrèrent des chrétiens qui leur annonçèrent que tous les villages étaient soulevés en masse et les supplièrent de ne pas chercher à pénétrer en ce moment près du P. Poirier, car c'eût été s'exposer inutilement à un danger certain, à cause de l'état de surexcitation générale. Ce ne fut donc que le lendemain qu'ils firent une nouvelle tentative pour arriver jusqu'au théâtre de l'émeute.

On ne les avait pas trompés ; car, à peine approchaient-ils de la maison commune où gisait le pauvre blessé, que le gong donna l'alarme et de tous côtés une véritable armée sembla sortir de terre pour les poursuivre et renouveler leur récente prouesse. Il leur fallut donc céder devant la force et se réfugier dans la petite chrétienté de Ván-Bân, voisine de là.

La nuit suivante, le P. Garin put en cachette pénétrer jusqu'auprès du P. Poirier dont la tête était couverte de blessures encore toutes saignantes, les bras tout noirs et meurtris de coups, les jambes transpercées par les lances. L'entrevue fut des plus touchantes. Le pauvre malade, croyant sa fin venue, profita de cette visite pour se confesser et se préparer à tout événement. Le lendemain de grand matin, le P. Garin réussit même à lui porter secrètement la sainte communion.

Cette révolte subite n'a pu encore être maîtrisée, quoique le mandarin ait semblé vouloir se saisir de quelques-uns des coupables. Ces fous furieux ont également poursuivi le P. Guégan, qui n'a échappé au danger que grâce à la vitesse de son cheval. On m'écrit même encore aujourd'hui que ce

soulèvement, qui n'était d'abord que local, augmente d'intensité et menace de s'étendre à toute cette province. Qu'adviendra-t-il ? Dieu seul le sait. L'état du P. Poirier me cause les plus vives inquiétudes.

MASSACRE

De cinq missionnaires des Missions Etrangères de Paris et de plus de 10,000 chrétiens dans la Cochinchine orientale.

Cette grave nouvelle, transmise par Mgr Van Camelbeke, évêque d'Hiérocésarée et vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, est arrivée par voie de Saïgon. La dépêche, expédiée de cette ville, le 4 août, à 1. heure 40 du soir, est parvenue au séminaire des Missions Etrangères de Paris le même jour à 4 heures 30.

En voici le texte :

MM. Poirier, Guégan, Garin, Macé, Martin massacrés avec plus de dix mille chrétiens ; assassinat et incendies continuent, vicariat anéanti.

Signé : VAN CAMELBEKE.

M. Jean-Marie-Julien Poirier, né le 23 juin 1848 à Sainte-Colombe, canton de Rhétiers (Ile-et-Vilaine), entré tonsuré au Séminaire des Missions Etrangères le 6 septembre 1871, ordonné prêtre le 20 septembre 1873, parti pour la Cochinchine orientale le 5 novembre de la même année.

M. Louis Maréchal Guégan, né le 28 mai 1849 à Saint Vran (Côte-du-Nord), ordonné prêtre le 25 février 1874, entré au séminaire des Missions Etrangères le 29 septembre 1881, parti pour la Cochinchine orientale le 22 novembre 1882.

M. André-Marie Garin, né le 25 mai 1854, à Chevron, canton d'Albertville (Savoie), entré au séminaire des Missions Etrangères le 19 août 1874, ordonné prêtre le 16 mars 1878, parti pour la Cochinchine orientale le 16 avril de la même année.

M. Henri-Marie-Joseph Macé, né le 19 juin 1844 à Bazoges, en-Pailleurs, canton de Saint-Fulgent (Vendée), ordonné prêtre

le 19 décembre 1868, entré au Séminaire des Missions Etrangères le 27 septembre 1874, parti pour la Cochinchine orientale le 23 septembre 1875.

M. Jean-Joseph Martin, né le 16 juillet 1850 à Bourg Saint-Maurice [Savoie], entré au Séminaire des Missions Etrangères le 7 décembre 1871, ordonné prêtre le 30 mai 1874, parti pour la Cochinchine orientale le 1er juillet de la même année.

En transcrivant dans sa douloureuse concision cette communication qui nous a été faite par le vénérable supérieur du séminaire des Missions Etrangères de Paris, nous envoyons, au nom de notre Œuvre et de tous nos lecteurs, nos témoignages de sympathie respectueuse et d'admiration à la vaillante et héroïque Société si bien appelée la pourvoyeuse du martyr. D'autres ouvriers apostoliques, nous le savons, animés par les exemples de leurs frères, auront bientôt rempli les vides causés par la mort, mais que nos bienfaiteurs multiplient et leurs prières et leurs aumônes et nous aident, dans une large mesure, à relever les ruines de ces églises désolées.

KOUANG-TONG

Lettre de Mgr Chausse, des Missions Etrangères de Paris, coadjuteur du préfet apostolique de Kouang-tong.

Hong-Kong, 22 juillet 1885.

La paix étant signée depuis quatre longs mois, il semblait tout naturel que nous soyons déjà de retour dans notre mission, occupés à relever les ruines accumulées sur notre province par la méchanceté du vice-roi et du fameux commissaire impérial, *Pang yoc lun*. Hé bien ! non ; jusqu'à ce jour il n'a pas été possible d'obtenir cette licence. Le vice-roi, qui vient de recevoir une plume de *Martin pêcheur*, en récompense de la reprise de Lang-song, se retranche sur l'hostilité de la populace et retarde les proclamations du traité : « Je dois attendre l'heure opportune, dit-il, et ne rien précipiter. Soyez patients, quand le moment sera venu, je

vous ferai prévenir ; les Pescadores ne sont pas encore abandonnées par la France et un accident comme celui de Bac-lé peut si facilement surgir au Tonkin !..”

Le Consul de France est obligé d'attendre comme nous à Hong-Kong que Son Excellence veuille bien ouvrir les portes de son consulat, scellées tout aussi bien que nos chapelles. Ses instances et les ordres de Péking n'ont pas encore convaincu le vice-roi... La honte nous monte au visage !..

La semaine dernière j'avais été avisé par un télégramme de notre ministre à Péking, que Tsong li yamen avait donné des ordres pour notre retour immédiat ; je pris mes dispositions en conséquence ; mais, quand mon envoyé se présenta devant les mandarins pour obtenir l'ouverture de nos portes et nous préparer un logis, tous ces hauts dignitaires se récrièrent : “ C'es impossible, le vice-roi ne le permet pas encore.”

Il est vrai que la population est mécontente. Ce n'est pas étonnant : on l'écrase d'impôts.

Le vice-roi, avec son habileté ordinaire, a trouvé moyen de battre monnaie : toutes les industries, chaque branche de commerce, depuis la plus minime jusqu'à la plus considérable, tout est taxé extraordinairement. J'ignore si les trésors de Son Excellence sont à sec ; il est certain que le fisc n'avait jamais fait tant d'efforts pour remplir ses coffres.

Ces bons Cantonnais voulaient la guerre, surtout la victoire ; ils commencent à penser que cela coûte cher et leur verve se tourne maintenant contre le vice-roi, qui les ruinerait quand même.

Au commencement de juillet, les nombreuses barques qui sillonnent les mille cours du Delta, portant voyageurs et marchandises dans les vastes marchés de cette région, furent taxées de cent taëls chacune. C'était énorme. Les maîtres, les agents, les actionnaires s'unirent pour protester et refusèrent de payer. Pour réussir, ils se mirent en grève. Pendant sept à huit jours, aucun produit, aucun voyageur ne put circuler. La gêne était grande dans un pays si peuplé, si actif ; les têtes se montaient, on craignait une émeute. Que fit le vice-roi pour les calmer ? Il publia l'édit suivant :

Attendu que les barques publiques refusent le service, le gouvernement va établir des bateaux qui transporteront gratis tous les voyageurs. Si les barquiers persistent dans leurs mauvais desseins, on confisquera leurs barques au profit du trésor public.

Le lendemain tout rentrait dans l'ordre et le fleuve s'animaient comme si une baguette magique avait passé là-dessus.

Telle est cette terrible population dont on nous menace sans cesse ; elle est à la merci des mandarins comme l'herbe sous la main du faucheur.

A Tong-Koun, les femmes indignées de voir taxer les tissus sortis des métiers, se portaient en foule devant le mandarinat ; des pierres furent lancées de part et d'autre ; la tête de quelque héroïne reçut une blessure... le vent de la révolte courut à travers la région ; les villages s'agitaient pour venger les femmes outragées (car en Chine la chose n'est pas permise). Le vice-roi envoya deux régiments et l'on n'a plus entendue parler de cette bourrasque menaçante.

Malheureusement, aux misères de la guerre est venue s'ajouter une autre calamité plus terrible encore : les pluies du mois de juin ont été si abondantes que les fleuves et les rivières ont partout débordé. Le Si-Kiang a rompu ses digues dans plusieurs endroits et les eaux se précipitant dans les rivières ont tout détruit. Le Pé-Kiang et ses affluents ont, sur un parcours de cent lieues, fait encore plus de ruines et de ravages. Les villages ont été emportés et des centaines d'habitants ont péri dans les flots ou sous les décombres de leurs maisons submergées. Jamais, depuis trente ans, pareille inondation n'avait affligé cette province.

Nos chrétiens, pillés dans la persécution, chassés de leur village, commençaient, dans plusieurs endroits, à reprendre vie quand ce nouveau désastre est venu s'abattre sur eux. Dans les districts de *Nam hoi*, *Shiou hing*, *Yan tac*, *Shun tac*... toutes les moissons de plusieurs milliers de chrétiens ont été la proie du fléau. Que vont devenir ces pauvres gens déjà si malheureux ?

La colonie de Hong-kong s'est émue à l'annonce de tant de maux et une souscription a été ouverte. En quelques jours, elle recueillait soixante mille piastres (300,000). Du

riz, des biscuits, ont été envoyés sur le champ dans toutes les directions.

Ce sont les riches Chinois de Hong-Kong qui se sont mis à la tête de ce mouvement et qui ont couvert la plus grande partie de cette somme. Ils ont eux-mêmes envoyé des vivres et de l'argent sur les points les plus misérables. De leur côté, les Anglais ont chargé les ministres protestants de porter les secours fournis par la communauté européenne. Grâce à l'évêque anglican de Hong-Kong nous avons obtenu 500 l. st. (12,500 fr.) pour nos districts les plus ravagés par le fléau.

Mais que c'est peu de chose en face de tant de misères !... Que les secours de la France chrétienne nous seraient encore nécessaires pour subvenir à tous les désastres de la persécution et des inondations ! Combien il est douloureux pour nous de tendre la main à des païens et à des ennemis de notre sainte religion !

En terminant, permettez-moi de vous annoncer que plusieurs missionnaires n'ont pas attendu l'invitation du vice-roi pour regagner leur district. Ils sont arrivés au milieu de leurs chrétiens qui les attendaient avec impatience et les ont reçus avec de grandes démonstrations, malgré les malheurs des temps. Jusqu'ici, aucun accident n'est arrivé à nos confrères, partout la population des campagnes s'est montrée pacifique : il y a, je crois, au fond des cœurs, l'appréhension de recevoir bientôt le châtement des méfaits passés, et cette considération est souvent suffisante pour contenir un certain temps les têtes les plus exaltées, surtout dans les cantons éloignés des villes peuplées. Notre plus grand ennui provient de la fermeture de nos chapelles ; l'effet est mauvais aux yeux des païens et des chrétiens qui ne comprennent pas la délicatesse de notre situation... Quand plaira-t-il au vice-roi de faire lever les scellés ?... Hélas !...

Vous voyez combien notre position est encore précaire et, malgré la paix, nous avons toujours beaucoup de chrétiens des environs de Canton qui ne peuvent pas encore rentrer dans leur village ; car ils risqueraient, avant les proclamations du vice-roi, d'être fort mal reçus par ceux qui les ont pillés. Chaque jour nous apporte quelque fait douloureux,

arrivé à ces pauvre gens qui se sont trop confiés aux espérances de la paix. Voici, par exemple, ce que m'écrit un missionnaire, à la date du 6 juillet :

“ ...Je comptais en arrivant dans mon district, me raconter le P. Laurent, n'avoir à vous donner que des bonnes nouvelles sur la situation de mes chrétiens. Je me trompais. La première chose que j'apprends, c'est que l'on vient de massacrer l'un de mes plus fervents néophytes. Il se nomme *Voun A Sip* du village de *Malou*. Depuis longtemps, son zèle pour notre sainte religion l'avait désigné à la haine des païens. En apprenant que la paix est signée entre la France et la Chine, et que le missionnaire est sur le point de revenir, ils se réunirent pour délibérer sur le parti à prendre contre les chrétiens qu'ils avaient chassés dès le début de la guerre.

“ Enlevons au *Diable d'étranger* le moyen de faire des prosélytes, dit l'un d'eux. Vous savez tous l'ardeur d'A Sip à prêcher et à défendre la religion, tuons-le. Lui mort, le Père ne pourra plus venir dans notre village. Les autres chrétiens sont timides, ils n'oseront plus parler de religion et recevoir le missionnaire étranger.”

“ Cette résolution est adoptée presque par tous les assistants. Cependant, un vieillard qui n'approuvait pas cette conduite avertit secrètement A Sip de se tenir sur ses gardes, parce qu'on voulait le tuer.

“ Le 25 juin, A Sip travaillait avec son frère dans un champ de cannes à sucre. Après midi, deux païens se présentent à eux, paraissant avoir les meilleures intentions ; ils invitent même les deux frères à rentrer au village, sous prétexte que tout le monde était désireux de faire la paix avec les chrétiens et voulait restituer les biens qu'on leur avait volés.

“ C'était un piège tendu aux deux frères ; ils s'en aperçoivent et s'excusent poliment d'être retenus par leur travail. Tandis qu'ils conversaient, une bande de païens armés de piques et de bâtons entourent le champ, et se rapprochent, formant le cercle. Les deux néophytes, voyant le danger, essayent de fuir en se frayant un passage à travers les assaillants. Le plus jeune réussit à s'échapper. A Sip, voué à la mort, est bientôt saisi et accablé de coups ; les bandits ne le

laissent que lorsqu'ils le croient sans vie. Cependant la nuit arrive et ranimé le malheureux chrétien. Il se lève avec beaucoup d'efforts et cherche à se mettre à l'abri de ses ennemis. Ceux-ci veillent et l'aperçoivent; ils accourent, le saisissent de nouveau et lui font subir les plus indignes traitements.

“ Le lendemain, sa vieille mère retrouva son cadavre : son cœur et ses entrailles étaient répandus au milieu d'un champ de riz.....”

Je n'ai pas d'autres détails.

Les mandarins puniront-ils les auteurs de ce nouveau crime? Je n'ose l'espérer. Les mandarins savent trop bien qu'aujourd'hui, hélas! ils peuvent compter sur l'impunité.

PREMIÈRES NOUVELLES

SUR LES

DÉSASTRES DE LA COCHINCHINE ORIENTALE.

PREMIÈRE LETTRE DE MGR VAN CAMELBEKE.

Le 2 Août 1885.

C'est l'âme brisée par la douleur et remplie des plus cruelles inquiétudes, que je vous envoie ces quelques lignes pour vous faire part de l'étendue de mes malheurs. A la suite de la prise de Hué par les troupes françaises, une révolte de lettrés a éclaté tout à coup dans la province de Quang Ngai. Les rebelles se sont emparés de la citadelle, où ils ont trouvé les armes qui leur manquaient, et de suite ont commencé leur œuvre sinistre en détruisant toutes les chrétientés et en massacrant sans pitié tous nos chrétiens sans distinction d'âge et de sexe. Les pères Guégan, Poirier, Garin ont été, dès le début, mis à mort avec la plus cruelle barbarie. Dans cette pauvre province, jadis si florissante, tout est donc désormais anéanti. Maintenant le tour de la province de Binh-Dinh est arrivé, et les massacres ont commencé sur plusieurs points. • Eglises, maisons, séminaire de

théologie, communautés, deviennent successivement la proie des flammes. D'autres missionnaires vont également être victimes de cette infernale persécution. Je me trouve en ce moment dans notre collège avec quelques confrères, plusieurs prêtres indigènes et des milliers de chrétiens accourus de toutes parts. J'ai demandé avec instances des secours à Hué, au Tong-King, et j'ai député les PP. Geffroy et Lacassagne pour appuyer mes sollicitations.

... Qu'allons-nous devenir ? Je crains, hélas ! la destruction totale de cette grande et jadis si belle mission. Que de larmes ! que d'angoisse et d'inquiétudes mortelles ! Excusez la précipitation de cette lettre, mais au milieu du feu et des coups de fusil on n'a guère le courage d'écrire longuement.

Si le bon Dieu me conserve, je vous donnerai plus tard les détails que vous pouvez désirer.

Priez pour notre pauvre mission !

DEUXIÈME LETTRE DE MGR VAN CAMELBEKE.

5 août, en fuite à la concession française.

Après la ruine totale de la province de Quảng-Ngai, celle de Binh-Dinh est toute en feu. Rien n'a été épargné.

MM. Macé et Martin sont morts à leur tour, le premier, sous le fer des assassins ; le second, de fatigue et de misère au milieu de la route, tandis qu'il fuyait avec ses néophytes. Huit ou dix milles chrétiens sont campés autour de la résidence française qui ne peut rien pour arrêter le mal. C'est l'anéantissement de cette belle mission. Que de victimes ! que de pertes irréparables ! *Consummatum est !*

LETTRE DE M. J. M. GEFFROY, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE ORIENTALE.

Saïgon, le 8 août 1885.

La mission de Cochinchine orientale est à peu près anéantie. Le télégramme que je vous ai envoyé aujourd'hui au nom de Mgr Van Camelbeke ne marque que cinq missionnaires et dix mille chrétiens massacrés, c'est le chiffre dont

nous sommes absolument sûrs ; mais très probablement le nombre des victimes aura été plus considérable dans notre mission. Dans huit ou quinze jours vous recevrez de nouveaux détails.

C'est au Quàng-Ngai qu'ont commencé les massacres et les incendies. Les lettrés, qui y sont très nombreux et très turbulents, y étaient surexcités depuis déjà deux mois, quand survint la prise de la capitale. Vous savez que le père Poirier faillit être tué par eux peu avant cette époque. Naturellement la prise de Hué accrut leur fureur contre les Européens. Ils se soulevèrent, organisèrent une révolte et s'emparèrent de la citadelle du Quàng-Ngai le 13 juillet dernier. Le lendemain 14, ils commençaient à incendier les chrétientés et à massacrer les chrétiens. Van-Bân et Bàn-Goï succombèrent l'une le 14, l'autre le 15 juillet. Le P. Poirier fut tué dans cette dernière chrétienté avec à peu près deux cent cinquante chrétiens. Il y eut après ce massacre deux jours d'interruption. Les mandarins du Binh-Dinh et le mandarin chargé de garder les sauvages au Quàng-Ngai se réunirent soi-disant pour étouffer la rébellion. Ils reprirent la citadelle et décapitèrent une quinzaine de rebelles. C'est ce qui nous a trompés nous mêmes, pendant quelque temps, et aussi l'administration française. En effet, puisqu'ils décapitaient les lettrés rebelles, c'est qu'ils n'étaient pas de connivence avec eux. Mais les ont-ils réellement décapités ?

Plusieurs païens et chrétiens, qui paraissaient bien informés, m'ont affirmé peu après le contraire. Ils m'ont assurés que les têtes que l'on voyait exposées au bout de piques dans les abords de la citadelle du Quàng-Ngai, étaient celles de malheureux prisonniers exécutés uniquement pour donner le change et tromper l'opinion, tandis que les vrais coupables étaient à la tête des lettrés, portant partout la destruction et la mort. Aussi, deux jours seulement après le massacre du P. Poirier, les lettrés recommençaient les incendies dans le district du P. Guégan.

Les mandarins du Binh-Dinh et le Tieu-Phu, chargés du poste des sauvages, écrivaient et faisaient dire partout que la rébellion était étouffée, l'ordre rétabli et le gouvernement régulier reconstitué.

Tous les jours ils expédiaient des ordres aux chefs de cantons et aux maires de villages, leur enjoignant de veiller à ce que l'ordre ne fut pas troublé. Des païens influents étaient même officiellement chargés d'aider les maires dans leur œuvre de pacification. En même temps les mêmes mandarins communiquaient à la capitale les meilleures nouvelles :

“ Tout est en paix, disaient-ils, il y a eu un moment de trouble, mais l'ordre est parfaitement rétabli.”

Voilà leur politique au grand jour. Du Quàng-Ngai cette politique passa au Binh-Dinh, au Phu-Yen et ailleurs. Aussi qu'entendait-on partout de la bouche des mandarins ? Des protestations de paix, des plaintes même contre les chrétiens parce qu'ils avaient péché :

“ Nous vous certifions, disaient-ils, qu'il ne vous arrivera aucun mal ; restez en paix chez vous, l'ordre ne sera pas troublé.”

Au Binh-Dinh, le quatrième grand mandarin (Thuong Bien) envoyé par le gouverneur de la province, parcourait tous les grands centres chrétiens, se mettait en relations avec l'évêque et les missionnaires, leur faisait la meilleure figure du monde, si bien qu'à le croire toute sa sympathie était pour nous.

Au grand jour, c'était leur manière de procéder ; mais, en dessous, ils organisaient les lettrés pour une plus sûre et plus prompte exécution de leur complot contre les chrétiens. “ Ce n'est, disaient-ils dans leur langage figuré, qu'après avoir exterminé les français de terre, que nous parviendrons à chasser du pays les Français de mer.”

Ainsi, des chrétiens de mon district, échappés au massacre, m'ont affirmé que ce grand mandarin, qui prêchait partout la paix, trouvant ma chrétienté de Gia-huù trop bien fortifiée, est revenu à la citadelle, a pris des éléphants, soi-disant pour arrêter la marche des rebelles de Quàng-Ngai, mais, en réalité, s'en est servi pour détruire ma chrétienté.

Le temps fixé pour l'exécution arrivé, les grands mandarins poussaient l'hypocrisie jusqu'à prétendre qu'ils étaient assiégés dans leur citadelle, qu'ils déploraient le malheur des chrétiens, mais que c'était au-dessus de leurs forces de les protéger contre les rebelles, et avant, pendant et après,

ils faisaient parvenir à la capitale les nouvelles les plus rassurantes, pour mieux tromper l'administration française ; mais que le régent Van Thuong ne fût pas au courant de la véritable situation, il est impossible d'en douter.

Voilà la politique des Annamites ; je l'ai clairement vue bien avant l'attaque du Binh Dinh et j'ai tâché d'en informer l'Administration française, espérant qu'elle viendrait à notre secours assitôt qu'elle connaîtrait le véritable état des choses.....

La prise de Hué par les Français devait nécessairement produire dans le pays une émotion très vive. Ce qui a encore exaspéré les mandarins et les lettrés, au moins tout autant que la prise de la capitale, c'est l'ordre donné par Van Thuong et le commandant en chef (Nguyen-Soai) de désarmer toutes les citadelles des provinces. Canons, fusils, etc., devaient être transportés à la capitale par mer. Des lettrés, qui sont venus chez moi, sans doute dans l'intention d'espionner, m'ont parlé de cet ordre, en le qualifiant d'injustice criante de la part des Français, qui traitaient ainsi leur pays en pays conquis, avant de les avoir vaincus.

Au Quàng-Ngai, la dernière chrétienté vers le sud, par conséquent la plus rapprochée de mon district, venait de succomber. De quarante chrétientés, pas une seule n'y restait debout ; trois missionnaires et plus de six mille chrétiens y avaient été massacrés. Toutes les églises, tous les établissements de la Mission, toutes les maisons des chrétiens y avaient été pillés, saccagés, puis enfin livrés aux flammes. L'orage grondait horriblement et certainement le Binh Dinh allait être attaqué.

Je parvins, le 24 juillet, vers quatre heures du matin, à tromper la vigilance des gardes échelonnés tout le long de la côte et à me jeter dans une barque annamite mouillée en dehors du port de Tan Quan. Je néglige, pour le moment, de vous raconter toutes les misères de la traversée ; ce ne fut qu'au bout de huit jours que je parvins à Hué, où je trouvai le P. Lacassagne qui m'y avait précédé de quelques jours.

Le 1er août, on nous faisait dire de la légation que Van

Thuong venait de recevoir des nouvelles des provinces du sud, dont voici les principales. Au Quang-Ngai, en effet, il y avait eu des troubles ; deux missionnaires et *quelques* chrétiens y avaient été massacrés ; mais depuis l'ordre était parfaitement rétabli partout. Les préfets et sous-préfets étaient rendus responsables des troubles ultérieurs, etc., etc.. Nous n'avions qu'à rentrer en toute confiance dans notre mission, aucun mal ne nous arriverait.

Le 3 août, nous nous embarquâmes sur le *Saïgon* pour entrer à Quin-hon et nous pûmes voir le P. Maillard en passant à Touranne. Au Quang Nam, les lettrés menaçaient fort, mais tout y était encore intact. Le mercredi matin 5, nous étions en face de Gia-Huû ; jugez de ma douleur en voyant du bateau les chrétientés de mon district en flammes !

Quelques heures après, nous entrions au port de Quin-hon : la résidence épiscopale et le collège de Lang-Son formaient un immense foyer d'incendie ; quelques chrétientés environnantes brûlaient en même temps. A terre, la plage était couverte de chrétiens ; plus de huit mille s'étaient réfugiés tout autour de la concession.

Monseigneur et une dizaine de confrères s'y trouvaient ; ils attendaient notre retour avec anxiété. Pendant la nuit tout le ciel était en feu, dix foyers d'incendie illuminaient l'horizon dans un rayon de huit à douze kilomètres.....

Mgr Van Camelbeke m'envoya avec quatre confrères à Saïgon avec la mission d'acheter du riz pour nourrir les huit mille chrétiens réfugiés au poste de Quin-hon et qui n'ont de vivres que pour quelques jours : dans la débâcle générale, ils n'ont rien pu sauver de leurs biens. Nous passâmes la nuit auprès du prélat et le lendemain nous nous embarquâmes sur le paquebot des Messageries.

En passant devant le Phu-Yen, nous avons pu voir plusieurs chrétientés situées plus près de la mer dévorées par les flammes. Ce qui prouve qu'un ordre supérieur avait été donné, et était exécuté avec le plus sinistre empressement.

En passant devant le Than-Hoa, nous n'avons pu rien apercevoir, car les chrétientés sont en général éloignées de la mer, et à ce moment, du reste, un orage nous dérobaient l'horizon. Du Binh-Thuan point de nouvelles ; mais tout me porte à

croire que, si ces deux provinces ont été épargnées jusqu'au 6 août, elles sont déjà et seront bientôt victimes de la même fureur.

Je termine ici cette lettre déjà bien longue ; je ne puis vous dire encore rien de précis sur la mort des chers confrères et sur les massacres déjà accomplis. Dans une quinzaine de jours, Mgr Van Camelbeke, mieux informé, se fera un devoir de vous donner de plus amples détails. Tout ce que l'on peut maintenant affirmer, c'est que la mission est ruinée, que la résidence épiscopale, deux séminaires, les orphelinats, les couvents du Quang-Ngai et du Binh-Dinh, plus de cent cinquante églises et paroisses sont complètement anéantis.

Malgré ce désastre, les charges augmentent de jour en jour et s'aggravent d'une façon effrayante. Dès maintenant huit mille chrétiens à nourrir ; demain peut-être viendront s'y ajouter d'autres milliers, et l'on ne peut prévoir la fin de ce malheureux état de choses, ni quand la paix sera établie. Il est donc impossible de savoir l'époque où nos chrétiens pourront rentrer dans leurs villages, rebâtir leurs maisons, et chercher dans le travail leur pain quotidien.

Aussi, Mgr Van Camelbeke vous prie instamment de recommander notre infortunée mission aux prières et à la charité des fidèles, afin que de prompts secours nous permettent de subvenir à l'extrême besoin où sont réduits nos pauvres chrétiens.

DERNIERES NOUVELLES DE LA PERSECUTION

DANS LA

COCHINCHINE ORIENTALE.

Nous recevons la dépêche suivante que nous adresse le vénérable Supérieur des Missions Etrangères de Paris.

Paris, 22 septembre, 9 heures 15.

Monseigneur Van Camelbeke fait télégraphier de Saïgon le 21 courant :

“ Barrat, Dupont, missionnaires massacrés. Nombre des chrétiens massacrés jusqu'à ce jour vingt-quatre mille.”

DELPECH.

Cette douloureuse dépêche confirme le passage de la lettre suivante où M. Chambost annonce que les précédentes évaluations de Mgr le vicaire apostolique étaient bien au-dessous de la réalité. Ce prélat ne parlait, en effet, que de 10,000 victimes dans son premier télégramme. A milieu de ce désastre presque sans exemple dans l'histoire des missions, nous ne pouvons que confier la cause de nos frères persécutés à la générosité de nos lecteurs !

Quant aux deux missionnaires dont nous devons inscrire les noms au martyrologe de la Mission, à côté de ceux de leurs cinq confrères naguère égorgés pour la foi, le plus ancien, M. Barrat, du diocèse de Nantes, né en 1853, était parti depuis cinq ans ; l'autre, M. Dupont, du diocèse d'Angers, depuis quelques mois seulement.

Lettre de M. Chambost, missionnaire de la Cochinchine orientale à MM. les Directeurs de l'œuvre de la Propagation de la Foi, en son nom et au nom de MM. Dourisboure, Geoffroy, Lacasagne et Valfort, réfugiés à Saigon.

Saigon, séminaire de Saint-Joseph, 15 août 1885.

... Nous n'osons pas entrer dans de nouveaux détails sur cette catastrophe. Nous dirons seulement que, pour trouver dans l'histoire un désastre comparable au nôtre, il faudrait remonter plus haut que les Vêpres siciliennes, jusqu'aux actes de vandalisme des hordes barbares qui envahirent, une à une, les provinces du vaste empire romain. De plus, ce qui en augmente les horreurs, c'est que cette série de tueries et de boucheries de nos chrétiens a été exécutée dans un pays privé de communications télégraphiques et dont les côtes n'étaient surveillées, depuis déjà longtemps, par aucun bateau de guerre, de telle sorte que les théâtres des incendies et des scènes de carnage ont été aussi nombreux et aussi multipliés pour ainsi dire que nombreuses étaient nos chrétiens ou paroisses catholiques, éparpillées elles-mêmes sur une étendue considérable de terrain, du nord au sud. A cause de tout cela, les meurtriers et les incendiaires ont pu faire leur œuvre infâme en toute liberté. Jamais, croyons-nous, on n'a vu autant de massacres et d'incendies se succé-

dant, en quelques jours, deux ou trois semaines environ, sur une aussi vaste échelle, et sur tant de points à la fois, avec tant de férocité et d'acharnement de la part de compatriotes dénaturés exterminant leurs frères désarmés : l'odieux se mêle au raffinement de la rage. Nos ennemis ont réussi au-delà de leurs espérances.

C'est principalement à cause de la France que nos chrétiens ont été persécutés et tués. Nos catholiques, en effet, passent, aux yeux des payens, pour être et sont réellement les seuls amis des Français. Les payens, par le guet-apens du 5 juillet à Hué, ont essayé leurs forces tout d'abord contre les Français. Ne pouvant réussir selon leur gré, ils viennent de tomber, en masses innombrables et organisées, sur nos pauvres chrétiens pris à l'improviste et sans armes. Car la population catholique se compose, dans sa presque totalité, d'agriculteurs paisibles, peu mêlés aux affaires et aux fonctions publiques, et, ainsi, elle n'a pas à se reprocher d'avoir, par des excitations turbulentes et brouillonnes, suscité des haines et des représailles.

Hélas ! en mesurant l'étendue de nos désastres, notre âme est triste jusqu'à la mort. De nouvelles dépêches vous apprendront bientôt combien, de vingt-neuf missionnaires, de dix sept prêtres indigènes, de plus de quarante maîtres de religion, de cent vingt élèves en latin et en théologie, de quatre cent cinquante religieuses indigènes et de 41,000 chrétiens, combien peu, dis-je, il restera de survivants. Mgr Van Camelbeke, notre vicaire apostolique, qui n'a pas voulu s'éloigner de ses ouailles et demeure jusqu'au bout à Quin-hon pour consoler leur infortune, vous adressera de plus amples informations.

Les détails envoyés par le vénérable prélat dans ses deux télégrammes sont malheureusement au-dessous de la réalité. Pour que ces nouvelles calamités si incroyables ne puissent en aucune sorte être taxées d'exagération, même de la part des plus mal intentionnés, Dieu a permis que des laïques, en grand nombre, soit les officiers et soldats de la compagnie d'infanterie de marine du poste français, soit les officiers et matelots de la canonnière le *Lion*, qui, depuis le 5 août, mouille dans la rade de Quin-hon, soit encore l'équipage et

les passagers du paquebot le *Saïgon*, des Messageries maritimes, arrivé au port le même jour, fussent témoins du spectacle horrible de dix à douze foyers d'incendie (autant de foyers, autant de chrétientés) qui éclairaient l'horizon, tout autour de la rade elle-même, sur une étendue d'au moins 12 kilomètres. Tous ces officiers, soldats et voyageurs, la plupart étrangers, et quelquefois indifférents à toutes les questions de missions, ont vu de leurs propres yeux, et avec une vive émotion, la grandeur de nos désastres. Ils ont vu, également, parqués sur le sable de la plage, autour de la concession française, nos 8,000 chrétiens des environs, échappés à la mort, qui s'étaient réfugiés à l'ombre du drapeau français. A l'heure qu'il est, malgré la bonne volonté et le dévouement intelligent de M. Navelle, résident de Quin-hon, du capitaine Raggio et de ses officiers, ces 8,000 catholiques se trouvent encore au même endroit, affolés de terreur et privés de riz, de vêtements et d'abri contre les chaleurs du jour et l'insalubrité de la nuit.

Quoiqu'é ruinée, la mission de Cochinchine orientale est obligée de nourrir ces pauvres malheureux. Monseigneur nous a envoyés à Saïgon pour faire un achat de riz considérable : car on ne peut pas laisser ces infortunés mourir de faim. Notre arrivée ici et les nouvelles qui nous suivaient, ont produit une émotion profonde. Mgr Colombert et ses missionnaires, les communautés religieuses, les chrétiens annamites, et aussi le général Bèjain et la population française et annamite de la colonie, tous, en un mot, ont rivalisé d'empressement pour recueillir des aumônes et des subsides. Un convoi de riz va parer aux premières nécessités : mais il devra être suivi de plusieurs autres ; et, alors, où prendre les ressources et l'argent nécessaires pour en couvrir les frais ? Combien de mois cette situation durera-t-elle ?... Nous espérons que le bon Dieu y pourvoira.

Missionnaires et chrétiens nous sommes littéralement dénués de tout : habits, maisons, riz, ornements pour la célébration de la sainte Messe et l'administration des sacrements, livres, tout nous manque : presque personne d'entre nous n'a pu sauver une partie de ses effets. Mais ce qui nous a le plus attristés, nous autres missionnaires, c'est d'avoir dû

assister, désolés et impuissants, à la ruine et à l'extermination de nos chrétiens. Combien de fois n'avons-nous pas répété les paroles de l'Ecclésiaste : "*Vidi calumnias quæ sub sole geruntur, et lacrymas innocentium... nec posse resistere eorum violentiæ, eunctorum auxilio destitutos : et laudavi magis mortuos quam viventes...*" Oui, bienheureux ceux d'entre nous qui sont morts avant d'être témoins de toutes ces calamités, en comparaison desquelles un typhon, une inondation, une peste même ne semblent être que des malheurs ordinaires.

Cependant, il ne nous est pas permis de verser longtemps des larmes stériles. C'est pourquoi nous crions vers vous pour implorer des prières et des secours. Ce n'est qu'un premier cri. Notre évêque viendra à son tour faire entendre sa voix plus autorisée.

Mais, c'est assez, notre misère, et surtout celle de nos chrétiens, est si grande et si universelle que les faits parlent d'eux-mêmes et nous attendons avec confiance les secours de toute sorte que nous vous prions de susciter et de recueillir, par tous les moyens dont votre charité industrielle pourra disposer.

TONG-KING.

Lettré de Mgr Puginier à Messieurs les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Hanoi, 27 juillet 1885.

Ce que j'ai dit, dans une lettre précédente, du prêtre indigène nommé Cáp, dont j'ai raconté l'arrestation et la mort, est tout à fait exact. Tout en rapportant le bruit qu'il avait été condamné par le grand chef des Réguliers chinois, je n'osais pas l'affirmer, sans en avoir reçu la confirmation. Des renseignements qui m'ont été donnés par un chrétien, ancien catéchiste, arrêté le même jour que le prêtre et conduit avec lui à tous les postes, ne laissent plus de doutes à ce sujet. Ce chrétien ne fut pas mis à mort, grâce à la protection de l'interprète chinois qui le demanda pour son domes-

tique. Il m'a raconté les détails suivants que j'ignorais en partie.

Le curé, affaibli par l'âge et les maladies, éprouvait un surcroît de fatigue par suite de la réclusion et des voyages continuels qu'on lui faisait faire d'un poste à un autre. On lui avait mis une lourde cangue au cou, et il la portait nuit et jour sans pouvoir se coucher entièrement. Le 12 et le 13 avril furent deux jours de voyages longs et pénibles. Le 14, repos, non par compassion pour le prêtre, mais parce que ceux qui le conduisaient sentaient eux-mêmes le besoin de se délasser. On fit passer cette journée au prêtre dans un antre creusé dans la terre. Le 15, au matin, on lui servit modestement à manger comme de coutume, mais on lui refusa toute espèce de boisson, même de l'eau claire, ce qui fut pour lui une grande souffrance. On se mit ensuite en marche de bonne heure pour l'endroit où était campé le grand chef chinois nommé Sâm. Le prêtre, toujours chargé de la cangue et exténué par la soif et la fatigue, tombait à tout instant. Le plus souvent, il fallait le soutenir pour lui permettre de marcher. A chaque flaque d'eau, même la plus bourbeuse que l'on rencontrait le long de la route, il s'étendait pour en boire. Les quelques gorgées qu'il pouvait avaler furtivement, car on le forçait de suite à se relever, lui faisaient plus de mal que de bien.

Après une journée très pénible, les prisonniers, car ils étaient plusieurs, arrivèrent au village de Bâi-daong, près du poste appelé Tuân-quàn, où se trouvait le quartier général du grand chef chinois. On fit de suite entrer le prêtre dans la maison du grand mandarin, tandis que le chrétien était dans la cour à environ trois mètres, de sorte qu'il entendait très distinctement tout ce que l'on disait. Le mandarin fit d'abord au curé quelques interrogations sur sa patrie et sur sa condition. Celui-ci répondit qu'il avait été élevé jeune encore par les missionnaires français, que plus tard il avait été honoré de la prêtrise et qu'il n'était ni rebelle ni malfacteur. On lui montra le saint office qu'on lui avait enlevé et qu'on venait de livrer au chef chinois qui le força de lui en lire quelques phrases. Le prêtre, ouvrant le livre, lut le *Pater* en latin et, sur l'ordre qu'on lui en donna, il le tradui-

sit en langue annamite, que l'interprète expliquait ensuite au chinois. Arrivé à la phrase : " Que votre règne arrive," le mandarin lui demanda de quel règne et de quel royaume il était question.

" —Du règne de Dieu," lui répondit le prêtre.

Alors le mandarin ordonna d'aller de suite l'enterrer vivant la tête en bas. Le chrétien, auquel on ne fit que quelques interrogations insignifiantes, put encore, en sortant de chez le mandarin, voir creuser la fosse et y enterrer le prêtre. Il n'était séparé du théâtre de cette exécution que par une distance d'environ deux cents mètres.

* * *

La mission du Tong-King occidental continue toujours à être affligée par une série de malheurs qui n'ont pas cessé depuis deux ans et demi. Le 8 de ce mois de juillet, la paroisse de Lac-Thô a été complètement dévastée par les Pavillons Noirs et des bandes de rebelles qu'ils entraînent à leur suite. Cette paroisse, composée de dix-huit chrétientés exclusivement *Muong* (Sauvages), compte environ deux mille chrétiens et est administrée par un missionnaire français, M. Brisson, aidé d'un prêtre indigène. Ce dernier, atteint d'une grave maladie, était venu se faire soigner dans la plaine. Le missionnaire resté seul était sorti le 24 juin des montagnes pour aller se confesser, lorsqu'il reçut la nouvelle que des bandes de Pavillons Noirs et de rebelles ravageaient les peuplades de l'intérieur et menaçaient fortement la paroisse de Lac-Thô. M. Brisson, apprenant ces nouvelles, regagna immédiatement son poste pour veiller au soin de ses ouailles. En partant, il m'écrivit la lettre suivante :

" Les Pavillons Noirs exigent que les chrétiens aillent se présenter à eux pour apostasier, et la somme d'argent qu'on les force à livrer est double de celle imposée aux païens. Jusqu'à présent, les chrétiens refusent tout, ce qui rend très mécontent le chef de la tribu qui est païen. Les chrétiens sont menacés, non seulement par les Pavillons Noirs, mais encore par les tribus voisines qui sont du parti de ces derniers. Ils voudraient résister, mais ils ont bien peu d'armes et de munitions. Ici, maintenant, dire qu'on veut résister

aux Pavillons Noirs, c'est déclarer qu'on embrasse ouvertement le parti des Français. Or, chez les sauvages, les ennemis des Français sont nombreux, parce qu'on les a travaillés : il n'y a que les chrétiens du Lac Thô et deux ou trois autres tribus disposés à lutter contre les bandes de rebelles. Si les Français savaient les Pavillons Noirs ici, peut-être enverraient-ils des troupes pour les combattre. Menseigneur, je repars demain pour le Lac-Thô, parce que je suis inquiet, et, en retournant à mon poste, je demande à y rester."

M. Brisson, rentré au milieu de ses chrétiens, envoya des émissaires prendre des renseignements sur la marche de l'ennemi et sur ses intentions vis-à-vis de la paroisse de Lac-Thô. Il ne fut pas longtemps à se convaincre que les nouvelles données d'abord étaient exactes. Maintenant les Pavillons Noirs ne se contentaient plus de la somme qu'ils avaient exigée en premier lieu : les chrétiens devaient livrer en outre trente barres d'argent, environ trois mille francs. Mais les moyens de résistance manquaient et aucun secours n'arrivait du dehors.

Cependant le Père faisait bonne garde pour n'être pas surpris. Le 7 juillet parvint la nouvelle que l'ennemi devait être le soir même dans une tribu voisine, distante seulement de deux heures de marche. Toute la nuit on veilla aux alentours du village, et le Père lui-même, bien qu'il fût atteint d'un accès de fièvre, passa ce temps à prendre des dispositions pour préserver ses chrétiens de tomber entre les mains des rebelles. A trois heures du matin, exténué de fatigue et ne voyant rien arriver, il s'étendit sur sa natte pour se reposer un peu. Heureusement qu'un catéchiste veillait.

A quatre heures on entend subitement des cris féroces à la porte du village, c'étaient les Pavillons Noirs qui arrivaient. M. Brisson et deux catéchistes partirent précipitamment et eurent à peine le temps de pénétrer dans la forêt. Les brigands pillèrent d'abord la cure et l'église et y mirent ensuite le feu. Au bout de deux heures, seize chrétientés brûlaient en même temps et quelques néophytes dont j'ignore encore le nombre étaient massacrés. Il n'a pas été possible aux chrétientés de se porter un mutuel secours, ni de se défendre, parce que chacune d'elles était attaquée au même

moment par une bande particulière chargée de la piller et de l'incendier.

Les chrétiens ont tout perdu et le Père ne possède plus rien. Mais les néophytes ne pouvant se mettre à la suite des Pavillons Noirs comme le font les païens pour piller les tribus voisines, se sont réfugiés du côté de la plaine. Dès que j'ai connu leur arrivée, j'ai envoyé de suite au milieu d'eux M. Brisson qui était venu m'exposer les désastres. Je lui ai remis un peu de notre provision de riz avec quelques barres d'argent pour venir en aide à ses néophytes malheureux. Mais il me sera impossible de subvenir longtemps à leurs besoins.

De tous côtés, ce ne sont que des malheurs et des malheureux à soulager. En Son-tây, un chef-lieu de paroisse, Bâuno, vient encore d'être pillé et détruit en partie, la semaine dernière, par les rebelles. Dans ce district du nord, sur six paroisses, cinq sont encore privées de leurs prêtres, parce qu'elles sont continuellement parcourues par l'ennemi. Un très grand nombre de chrétiens, surtout les femmes et les enfants, sont toujours exilés de leurs anciens villages où ils ne pourraient rentrer sans danger pour leur vie. La mission en nourrit encore plusieurs centaines.

Dans la province de Than-Hoa, les paroisses affligées au commencement de l'année dernière par les massacres, le pillage et l'incendie, souffrent cruellement de la famine. La récolte de riz et de maïs du mois de juin dernier y a été complètement perdue par la sécheresse et les néophytes ne trouvent personne qui consente à leur prêter. Malgré la gêne dont nous avons souffert, j'ai dû leur envoyer des secours relativement considérables, mais hélas ! ils sont loin de suffire !

Ni la mission, ni les chrétiens n'ont reçu encore aucune indemnité pour les biens qu'on nous a pillés et les dommages énormes qu'on nous a fait subir. Mes réclamations souvent renouvelées restent sans effet et les assassins des missionnaires et des chrétiens sont toujours impunis et triomphants. C'est à ne plus croire à la justice humaine. Priez le bon Dieu de nous soutenir dans nos dures épreuves et de faire tourner à sa plus grande gloire les malheurs qui affligent notre mission depuis plus de deux ans.

LES VICTIMES DE LA PERSÉCUTION

DANS LA

COCHINCHINE ORIENTALE.

Les nouvelles les plus désolantes continuent à nous parvenir de la Cochinchine orientale. Cette mission noyée dans le sang de vingt-quatre mille de ses enfants, qui a vu piller et incendier ses trois cents églises ou chapelles, ses vingt orphelinats, ses douze couvents de religieuses, ne peut donner, au milieu de ses ruines, aucun secours aux néophytes qui ont survécu à tant de désastres. L'évêque, les missionnaires, implorent la charité de nos lecteurs et, dans ces malheurs exceptionnels, nous ne saurions ne pas nous faire l'écho de leurs supplications. Déjà, il y a sept ans, au moment de la grande famine qui a désolé les Indes, nous avons pu, grâce à la générosité de nos bienfaiteurs, envoyer dans ces pays éprouvés des sommes relativement considérables et, comme le dit saint Paul, faire la vérité par la charité. Aujourd'hui, nous l'espérons, nous aurons les mêmes consolations et ces infortunés, victimes de leur foi et de leur amour pour la France, béniront le nom de chacun de leurs bienfaiteurs. Déjà la liste des noms qui termine cette livraison montre que les cœurs ont été touchés par tant de malheurs ; puissent ces exemples être suivis et dans une sainte émulation l'obole du pauvre se mêler abondante à l'offrande du riche !

L'extrait suivant d'une lettre d'un missionnaire de Cochinchine réfugié à Saïgon montre l'état de détresse dans lequel se trouvent les survivants de la persécution.

« J'ai assisté hier à un spectacle navrant : mille de nos chrétiens sont arrivés à Saïgon sur le *Marie*, vapeur de commerce allemand, loué par Mgr Van Camelbeke. Ils ont fait un trajet de deux à trois jours presque sans prendre de nourriture, car la cuisine du bateau ne pouvait faire cuire du riz que pour cent de ces infortunés. Aussi sont-ils parvenus à Saïgon presque mourants. Le Père Vivien qui les accom-

pagnait saute à terre et, à minuit, va au Séminaire, à la Sainte Enfance, demander de faire cuire tout le riz disponible, puis il court dévaliser toutes les boulangeries et trouve de suite près de cent petits pains.

“ Vers deux heures, il vient faire la distribution. Ces malheureux se précipitent sur la nourriture et, on est forcé de les obliger de manger peu à la fois. A huit heures on partage de nouveau cinq cents pains d'une livre.

“ Vers neuf heures s'opère le débarquement sur le quai de Saïgon. J'ai pu alors savourer à loisir toutes les douleurs à la fois. Ces chrétiens que je connaissais étaient là pressés les uns contre les autres, mornes, abattus, ahuris. Les mères serraient leurs enfants sur leur sein. Quel spectacle ! Monseigneur Colombert, quoique malade, s'était transporté au débarcadère et dès la veille avait invité les missionnaires, les prêtres indigènes des environs à venir prendre eux-mêmes cent à deux cents chrétiens chacun pour leur donner, au moins pendant deux ou trois jours, le riz indispensable et un abri. Des Français, des Annamites discouraient sur le débarcadère, émus, indignés de toutes ces horreurs, inouïes encore dans les annales de l'Eglise. Bientôt arriveront les autres victimes.

Des dons particuliers ont afflué. Sur un seul mot de Monseigneur Colombert, les mille chrétiens du premier convoi ont été enlevés comme par enchantement et placés dans des familles chrétiennes ; mais, hélas ! combien de temps nos pauvres néophytes pourront-ils s'imposer de si lourds sacrifices. Donnez donc, donnez donc beaucoup, ayez pitié de nous, car nos chrétiens survivants, soit qu'ils demeurent sur la plage de Quin-hon, soit qu'ils émigrent à Saïgon, ne pourront de longtemps pourvoir à leur subsistance...”

CIMBÉBASIE.

Lettre du R. P. Lecomte, de la Congrégation du Saint-Esprit, et du Saint-Cœur de Marie, à M. le Curé et à MM. les vicaires de Montagne.

Détails sur les événements qui ont amené la ruine de la station de Saint-Michel d'Oukouanyama.

Huilla, 27 juillet 1885.

J'hésite à commencer cette lettre, car ma main tremble de faiblesse, et je ne sais si j'arriverai au bout. Je suis rentré à Huilla assez souffrant. Mais ce n'est pas de moi que je vais vous parler, mais de la ruine de notre mission.

La mort des deux Pères des Amboellas m'avait appelé dans cette contrée, qui n'avait plus pour missionnaires que deux Frères malades. J'y suis resté plus de deux mois, attendant avec impatience un remplaçant qui me permit de rentrer dans ma chère mission d'Oukouanyama. Ce remplaçant n'arrivant pas, je dépêche un courrier. Il revient hors de lui.

“ C'est fini, s'écrie-t-il, tout est perdu ! la Mission de Saint-Michel n'existe plus ; on a tout tué, Pères, Frères, enfants, on a tout pillé, tout volé, et Nambadi est mort.”

Vous devinez le coup qui me frappa au cœur.

J'aimais cette œuvre, je la regardais comme le centre de toutes nos missions futures de l'Ovampo. Il y a là 80,000 âmes à évangéliser ; j'allais me mettre au travail avec ardeur, quand tout à coup s'écroule l'échafaudage de mes espérances, et je ne trouve plus que des ruines. Mon Dieu, c'est une bien grande épreuve que vous nous envoyez ; puisse-t-elle être le gage de vos bénédictions !

Cependant, les nouvelles que j'avais reçues ne me paraissent pas suffisamment certaines, et je ne pouvais rester plus longtemps sous le poids d'une aussi cruelle incertitude. J'étais malade, mais peu importe ; je saute sur mon bœuf, et je pars pour Humbé où je vais tout savoir. J'arrive au bout de huit jours de voyage, et j'entends le récit détaillé de la catastrophe.

Sachant qu'un commerçant anglais, M. Jordan, devait partir, le roi Nambadi alla la veille lui faire visite : c'était le 1er juin. Il but chez lui de la bière que partagea aussi le Frère Gérard qui se trouva là par occasion.

Il était alors quatre heures du soir. En sortant de chez M. Jordan, le roi se rendit dans une *libatta* (hutte) voisine, pour boire du *macao*, boisson du pays. Puis il rentre à son palais, en disant à son frère Kihépo :

“ Allons vite, car je sens des coliques épouvantables.”

Il se couche sans force et demande le F. Lucius pour lui apporter des remèdes, mais le bon Frère, quelque tentative qu'il fit, ne put jamais entrer au palais royal. Les uns lui disaient : “ Le roi dort en ce moment ” ; d'autres : “ Il n'est pas chez lui,” etc. Le fait est que le pauvre roi mourut au bout de deux jours.

L'opinion générale est qu'il a été empoisonné ; on était fatigué de son gouvernement despotique. Aussitôt après sa mort, l'héritier légitime, son neveu, un jeune homme de quinze ans, du nom d'Hélouyou, s'installe roi et vient faire sa visite à la mission ; ensuite, il s'en va à six lieues de là pour la cérémonie de l'intronisation, et attend que le peuple vienne le chercher.

Jusqu'à là tout allait bien, mais cela ne devait pas durer longtemps. Auprès de la mission, demeure un commerçant anglais, M. Sabbati. Le 6 juin, les Noirs, profitant de l'inter-règne, s'avisent d'aller voler les bœufs de ce dernier. Alors il commence à faire feu sur eux. Ce fut le signal de la lutte.

Dans le même temps les pillards courent à la mission, renversent la pharmacie, brisent l'harmonium et volent ce qu'ils peuvent emporter. Au premier bruit, le F. Lucius s'était dirigé du côté où l'on avait fait feu, ne sachant ce que c'était. Il ne tarde pas à tomber frappé d'une balle. Le P. Delpuech va pareillement aux informations, il est tué de même. Tous deux étaient allés sans s'en douter au milieu du danger.

Grâce à Dieu, ce sont, parmi les membres de la mission, les seules victimes. Le F. Gérard, que l'on croyait aussi massacré, a échappé à la mort. Ce frère était resté tranquille-

ment dans sa cuisine. On vient lui dire de fuir, il n'en a pas le temps. Les émeutiers arrivent et lui enlèvent tous ses vêtements à l'exception d'une chaussette, mais ils ne lui font aucun mal. Le pauvre Frère s'enfuit dans cet état, puis il se cache dans un bois jusqu'à la nuit. Alors il cherche à revenir vers la maison de l'Anglais et, en route, il rencontre notre domestique qui lui donne une chemise ; des indigènes lui rendent ses souliers.

Le nouveau roi Hayoulou était de retour. Au matin, le F. Gérard se rend chez lui. Le roi le reçoit avec grande commisération, lui donne des habits, lui témoigne sa douleur de tout ce qui lui est arrivé, et l'assure que tout a été fait contre ses intentions, ce qui est certain.

La moitié de nos enfants s'étaient réfugiés auprès de lui ; les autres avaient été repris par des parents et amis, ou volés par des indigènes comme esclaves, mais aucun n'a été tué. Le roi prêta un cheval au Frère, et celui-ci partit pour Humbé, avec les enfants présents, au nombre de dix. Ils eurent beaucoup de misères dans le voyage, furent trois jours sans manger ; mais n'importe ; les plus petits, il y en avait qui n'avaient pas huit ans, marchèrent jusqu'au bout, et firent ainsi vingt-cinq lieues, et ceux que je croyais morts, vinrent à ma rencontre tout joyeux à mon retour à Humbé. Quelques jours après, arriva un autre enfant qui s'était échappé d'entre les mains de ceux qui voulaient le garder comme esclave.

Voici le récit fidèle des événements d'Oukouanyama : on a tué deux missionnaires ; pour quel motif ? Pour aucun ; c'était une révolution, et dans une révolution il y a toujours des morts. Cependant ces chers confrères, s'ils fussent restés tranquillement chez eux, au lieu de venir travailler à la conversion des Noirs, n'auraient pas été massacrés ; ils sont venus en Afrique par leur volonté libre ; ils ont renoncé librement à leur santé et à leur vie, ils ont donc part au mérite des martyrs. Mourir en Afrique ou emporté par une fièvre, ou piqué par un serpent, ou épuisé par de longues années de travaux, ou massacré dans une révolution, qu'est-ce autre chose sinon être martyr ?

Outre ces morts, on a tout pillé dans la mission ; les pertes

sont évaluées à plus de 15,000 fr. Il ne reste absolument rien : chapelle, bibliothèque, cuisine, lingerie, magasin, tout est dévalisé ; on a coupé les ornements d'église en lambeaux pour se les mettre autour du front, etc. On m'a volé divers objets auxquels je tenais beaucoup, surtout ma croix de missionnaire reçue à la Profession. La dernière joie du missionnaire est de mourir la tenant entre ses mains. Je n'aurai pas cette consolation.

Maintenant que faire ? reconstituer la chapelle et le mobilier. Je ne sais comment nous trouverons ces 15,000 francs. Je compte que l'on aura pitié de nous et que l'on viendra à notre secours ; nous attendons cela avec impatience pour entrer dans l'Ovampo par une porte ou par une autre. Les âmes chrétiennes nous procureront les moyens de commencer une nouvelle mission dans quelqu'un des Etats de cette vaste contrée. De nouvelles vocations surgiront, pour remplacer les morts. Plaise au ciel qu'il en soit encore ainsi, et que la pauvre mission de l'Ovampo voie arriver en grand nombre des ouvriers évangéliques !

LES VICTIMES DE LA PERSÉCUTION

DANS LA

COCHINCHINE ORIENTALE.

A la vue des désastres inouïs qui viennent de frapper la Cochinchine orientale, Mgr Colombert, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, oubliant pour un moment les besoins immenses de sa propre mission et uniquement préoccupé de l'extrême misère des pauvres chrétiens de la mission voisine échappés aux massacres, vient d'adresser aux résidents français de son vicariat ce touchant appel.

Saigon, 29 août 1885.

Vous connaissez déjà la réponse de l'Annam à l'occupation de Hué. La mission de Cochinchine orientale, tranquille et florissante il y a deux mois, est maintenant anéantie. Il

n'est plus douteux que 24,000 chrétiens ont été horriblement massacrés dans les provinces de Quan-ngâi, Binh-dinh et Phu-Yên. Les survivants de ces trois provinces, au nombre d'environ 8,000, se sont réfugiés près du Consulat français de Qui-nhon, où ils vivent sans abri, sur une plage de sable. Mille d'entre eux sont arrivés à Saïgon par le vapeur *Marie*, mais la nécessité de transporter tous les autres dans la colonie paraît inévitable. Ils n'ont plus d'espoir de rentrer dans leurs villages, et, à la fin de septembre, la saison des pluies va arriver violente et meurtrière.

D'un autre côté, le vapeur *Gerda*, loué par la mission à Qui-nhon, a sauvé et débarqué hier à Saïgon 700 chrétiens de Thanh-hoa, où les massacres n'étaient pas encore commencés, il y a trois jours.—Le *Gerda* est reparti immédiatement pour le Thanh-hoa, dans le but d'arracher à une mort prochaine le plus possible des 2,000 chrétiens qui restent dans cette province. Le même jour, l'*Aréthuse*, des messageries maritimes, est parti pour recueillir 2,000 chrétiens sur la côte du Binh-thuân.

Aucun bateau de l'État n'étant disponible, c'est à la mission qu'incombe la nécessité de sauver ces malheureux. Malgré la réduction exceptionnelle consentie généreusement par les Messageries et la modicité des prix faits par les autres vapeurs, il faut cependant trouver à bref délai une somme de 14,000 à 15,000 piastres, (soit 70 à 75,000 francs), pour payer le passage de tous ces malheureux.

La mission de Cochinchine orientale est absolument ruinée. Elle n'a plus un seul de ses nombreux établissements ! 260 églises, les presbytères, les écoles, les orphelinats, tout est réduit en cendres. L'œuvre accomplie depuis 250 ans est à recommencer. Il ne reste pas une seule maison chrétienne debout.

Dans la précipitation de leur fuite, les chrétiens ont tout abandonné, et plusieurs habitants de Saïgon ont pu voir l'affreux dénûment des passagers du *Marie*.

Avec la subvention de 1400 piastres donnée par l'Administration et les autres secours recueillis jusqu'à présent dans la colonie, j'ai pu acheter pour 6000 piastres de riz et fournir aux réfugiés de Qui-nhon les vivres nécessaires pour jusqu'à la fin de septembre.

Reste maintenant à trouver les ressources indispensables pour couvrir les frais de cette immigration.

Des appels ont été faits récemment à la charité publique, je le sais; cependant, vu la nécessité extrême où se trouvent réduits ces malheureux chrétiens, j'ose faire un nouvel et pressant appel à mes compatriotes, comme à tous les habitants de la colonie, en faveur d'innocentes victimes, à qui leurs féroces ennemis ne reprochent d'autre crime que d'être les amis de la France. Le mot d'ordre est celui-ci : « Exterminons les Français du dedans, nous verrons par après avec les Français du dehors. » Ils n'ont que trop réussi dans la première partie de leur programme.

Si les chrétiens de la Cochinchine orientale ont vu le massacre de leur frère et l'incendie de leurs maisons, s'ils ont éprouvé les douleurs de la faim et les feux du jour sur un sable aride, s'il leur faut maintenant subir les tristesses de l'exil loin du sol natal et des tombes de leurs aïeux, c'est uniquement par suite de la haine invétérée des lettrés contre la France. A ce titre, tout Français, tout cœur généreux ne leur doit-il pas quelque chose ?

C'est donc au nom de la charité chrétienne, au nom de l'humanité, comme au nom du patriotisme, que j'ose tendre la main et demander à tous un sacrifice exceptionnel et généreux pour leur sauver la vie. *Date et dabitur vobis.*

30 août.

L'*Aréthuse* est de retour. Echec complet. On n'a pu recueillir que sept chrétiens. Les autres, avec le P. Villaume, s'étaient enfuis depuis quatre jours dans les montagnes des sauvages. Quel y sera leur sort ?

TONG-KING OCCIDENTAL.

Quatre fois, dit Mgr. Puginier, le sous-préfet et le mandarin préposé à la garde des montagnes ont envoyé des soldats s'emparer du curé de la paroisse de *Nhân-Lô*, située à l'endroit même de la sous-préfecture de *Quảng-hoa*. Heureusement, chaque fois le curé s'est trouvé absent : il était allé administrer les sacrements à des mourants éloignés de la cure. Prévenus des

dispositions hostiles des mandarins et voyant leurs préparatifs, les prêtres des paroisses dévastées l'année dernière ont avec raison, jugé le danger imminent et sont partis subitement et en secret avec un grand nombre de leurs chrétiens, surtout les femmes et les enfants. Ils sont venus se réfugier dans les villages situés à la frontière de Ninh-Binh, sans avoir absolument rien pu emporter.

Sur ces entrefaites, j'apprenais par un grand mandarin, d'une manière officieuse, mais certaine, que les autorités de Thanh-hoa avaient décidé le massacre des chrétiens et le pillage de leurs biens. Ils ont écrit aux gouverneurs des provinces voisines pour les engager à prendre part au complot au jour fixé par eux.

Il n'y a pas à en douter, le sort des chrétiens de Thanh-hoa est très critique et comme il n'a pas été possible à tous de prendre la fuite, à chaque instant nous pouvons apprendre que les massacres ont commencé.

La nuit du 4 au 5 juillet, les troupes annamites cernèrent à Hué les Français dans leurs différents postes et les attaquèrent vivement de nuit à l'improviste, pensant les massacrer jusqu'au dernier. Par une protection spéciale et visible de la Providence, l'ennemi ne put réussir dans sa tentative d'extermination et les différents postes tinrent bon jusqu'au matin, malgré la vive canonnade dirigée contre eux toute la nuit. Dès la première lueur du jour, les troupes françaises attaquèrent à leur tour la citadelle, et, en moins de trois heures, elles occupaient toutes les positions. La cour annamite prit la fuite et le deuxième régent emmena le jeune roi accompagné seulement d'une escorte fidèle, car la plus grande partie des troupes s'était dispersée. Ce régent est en route avec son souverain vers le Tong-King, où il se rend par la voie des montagnes, de très difficile accès pour les soldats français. Des ordres ont été donnés par ce régent appelé Thuijêt aux autorités supérieures de la province de Thanh-hoa de se préparer à recevoir le jeune roi et sa suite. C'est après l'arrivée de ces ordres que les mandarins ont formé le projet de massacrer les chrétiens.

Le général en chef, M. de Courcy, vient de faire occuper, par quelques troupes, le chef-lieu de la province de Thanh-

hoa ; plaise à Dieu que leur arrivée empêche l'exécution du complot !

En attendant et surtout à la nouvelle des massacres qui viennent d'affliger la mission du Binh-Dinh, les chrétiens de Thanh-hoa, réfugiés en Ninh-Binh, nous restent sur les bras et, malgré notre pauvreté, je n'aurai pas le courage de les renvoyer dans leurs villages où ils pourraient être exterminés jusqu'au dernier avant même que la nouvelle de leur mort pût arriver aux Français...

LES

VICTIMES DE LA PERSECUTION.

DANS LA

COCHINCHINE ORIENTALE.

Lettre de M. Geffroy, missionnaire dans la Cochinchine orientale, à M. Pernot, directeur au Séminaire des Missions Etrangères de Paris.

Saïgon, le 3 septembre 1885.

Forcé aujourd'hui de prendre un peu de repos, j'en profite pour écrire. Depuis près de deux mois, je mène la vie la plus agitée, la plus affreuse qu'il soit possible d'imaginer.

De mon cher Gia-Hieu où, pendant six ans, j'ai passé de si heureux jours, il ne reste plus que le nom. J'y ai vécu depuis le 13 jusqu'au 24 juillet dans les angoisses. Tous les jours, et pour ainsi dire à toute heure il m'arrivait du Tu-Ngai les nouvelles les plus déplorables. Pillage, massacre, incendie d'abord d'une chrétienté, puis de deux, puis enfin de toutes, tout cela jetait l'épouvante et la terreur parmi mes chrétiens qui ne se faisaient pas illusion sur le sort qui les attendait. Une petite montagne seulement nous séparait du Tu-Ngai et elle ne tarderait pas à être franchie par les assassins et les incendiaires.

Pendant dix jours j'ai travaillé à organiser la résistance ; ma chrétienté de Gia-Hieu était à la fin une véritable place

forte, bien en état de repousser pendant longtemps les attaques des seuls lettrés. Je ne visais qu'à gagner du temps, persuadé que les Français, enfin prévenus, ne tarderaient pas à venir à notre secours et à nous délivrer. Dans ce but, j'expédiai des lettres au nord et au sud.

Tous mes chrétiens s'étaient réfugiés, avec ce qu'ils pouvaient emporter, dans l'enclos de l'église et de la communauté qui, quelque vaste qu'il fut, devint trop étroit. On tâcha toutefois de s'y caser, et l'on attendit les lettrés, bien résolus de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Ce que je faisais dans mon district, tous les confrères et les prêtres indigènes le faisaient dans le leur. Qu'on ne vienne donc pas nous reprocher de nous être laissés égorger comme un vil bétail. Quant à former une armée de chrétiens pour protéger toute une province, il faut être bien étranger à ce qui se passe en Annam pour soutenir que c'était possible. Nous étions dispersés, sans armes, dans un pays ennemi et nous avions contre nous une armée pourvue de canons et de fusils que le gouvernement régulier tenait à la disposition des lettrés.

Tant que je n'ai pas été sûr que ce gouvernement prétendu régulier fût contre nous, je n'ai pas désespéré de sauver mes chrétiens ; mais, du moment que la connivence des mandarins avec les lettrés devint pour moi évidente, je compris la gravité de notre situation et me suis toujours cru perdu si quelque bateau français ne venait promptement à notre secours.

J'offris alors au P. Dupont d'aller à Hué exposer la situation au général de Courcy : mais il s'y refusa, disant qu'il était trop jeune et que c'était plutôt à moi d'y aller ; il me promit de veiller à mon district pendant mon absence et de donner l'absolution générale à mes chrétiens quand toute résistance deviendrait inutile.

Je m'occupai de trouver une barque pour aller à Hué par mer ; par terre, c'était impossible. Mais les ports et la côte surtout étaient bien gardés. Enfin, grâce au dévouement de quelques chrétiens, je parvins, par une nuit obscure et pluvieuse, à me jeter dans une barque annamite qui se préparait à faire voile vers le sud. Le chef et quatre barquiers

étaient païens, les autres étaient chrétiens, et cinq familles chrétiennes s'y étaient réfugiées. A force d'instances, je parvins à lui faire tourner le cap vers le nord. Le voyage était long, et nous n'avions pas assez d'eau. Qu'importe ? On leva l'ancre et on hissa la voile, car on avait peur d'être arrêté. Nous ne pouvions aborder ni au Quang-Nam ni au Tu-Ngai pour prendre de l'eau. Nous eûmes donc à souffrir un peu de la soif jusqu'au soir du troisième jour où nous abordâmes une petite île pas loin de Tourane. Au-dessus de Tourane le vent fut contraire et je dus mettre huit jours pour aller de Gia-Hieu ou Tan-Quan jusqu'à Hué.

Ma mission à Hué n'ayant pas abouti, le 3 août, je revins à Thuan-an prendre le paquebot des Messageries et retourner à Qui-Nhon. Le 5, au matin, j'étais en face de mon district. Mes chrétientés brûlaient, je ne pouvais en douter... Les feux que l'on voyait tout le long du Binh-Dinh indiquaient bien que cette province était attaquée.

Mais, c'est surtout à Qui-Nhon où nous entrâmes vers quatre heures du soir que le spectacle était le plus horrible. Lang-Song et plusieurs chrétientés des environs étaient en feu, et la plage de Qui-Nhon était couverte de chrétiens qui avaient pu fuir devant les lettrés. Mgr Van Camelbeke et plusieurs confrères étaient au consulat. Oh ! quelle douleur de nous rencontrer dans des circonstances si navrantes ! Tout était perdu : c'en était fait de notre chère et belle mission du Binh-Dih. De tout mon district qui comptait près de 3,000 chrétiens, il y en a à peine une centaine.

Nous reçûmes l'ordre de nous embarquer pour Saïgon, les PP. Dourisboure, Chambost, Lacassagne, Walfort et moi pour acheter du riz et des objets de première nécessité. Après avoir passé huit jours à Saïgon, je revins seul à Qui-Nhon avec le convoi de riz. Il était temps, car les 7 ou 8,000 chrétiens réfugiés à Qui-Nhon en étaient à leurs derniers grains.

Quand j'arrivai, Monseigneur et les confrères avaient déjà affrété le *Marie*, bateau allemand, pour transporter à Saïgon un millier de chrétiens ; le *Vivier* se disposait à partir pour les accompagner. J'arrivai le mercredi 19 août ; on n'avait aucune nouvelle des provinces du sud. Le Phu-Yen avait

été attaqué, il n'y avait pas de doute ; mais nous ignorions encore ce qui se passait au Khanh-hoa et au Binh-thuan.

Le lendemain, jeudi soir, une petite barque arrive du Khanh-hoa portant des lettres des PP. Auger et Guitton, datées du 17 août. Les massacres et les incendies n'y avaient pas encore commencé ; mais ils ne devaient pas tarder à avoir lieu. Le prêtre indigène et les chrétiens de Ninh-hoa s'étaient enfuis sur les montagnes, et à Nha-trang les chrétiens commençaient aussi à s'enfuir. Monseigneur supplia le commandant du *Lion* d'aller au Khanh-hoa pour sauver les confrères et les chrétiens de cette province ; mais le *Lion* n'osa sans doute et il resta stationnaire à Qui-Nhon, comme il y est toujours resté depuis le 5 août.

Le samedi 22 août entra à Qui-Nhon le petit bateau allemand *la Gerda*. Nous l'affrêtâmes aussitôt pour aller sur les côtes du sud sauver s'il était possible des missionnaires et des chrétiens. Comme je connais le Khanh-hoa, Monseigneur me chargea de cette mission avec un prêtre indigène qui connaissait le Binh-thuan.

Nous partîmes de Qui-Nhon, le dimanche 23 août, au point du jour, et le soir du même jour nous jetâmes l'ancre devant le fort de Nha-trang. Monseigneur nous avait donné un petit canon, car à bord il n'y en avait pas ; on commença par en tirer six coups ; ce qui répandit la frayeur parmi les païens. Mais qu'étaient donc devenus les chrétiens ? Je n'en vis pas paraître un seul toute la nuit ni le lendemain matin. Je crus que c'était fini.

Je fis mettre une chaloupe à la mer pour débarquer. Nous ne rencontrâmes que des païens qui ne firent à toutes nos questions que des réponses évasives. Enfin un vieillard nous dit franchement que le jour du massacre des chrétiens était fixé au lendemain ou surlendemain. Il ne savait où étaient les missionnaires. Je pris alors le parti de me rendre à une maison de chrétiens située au haut du village du port. C'était dangereux, car il fallait passer entre deux forts. Mais nous étions cinq, armés jusqu'aux dents : deux Allemands, deux Français et un prêtre annamite ; le chancelier de Qui-Nhon avait tenu à m'accompagner et me rendit tout le temps les plus grands services.

Tout le monde fuyait devant nous et nous arrivâmes à cette maison sans encombre. Nous apprîmes que les missionnaires avaient pu fuir dans une barque deux jours auparavant, et que les chrétiens commençaient à gagner les montagnes. J'envoie immédiatement prévenir toutes les chrétiens de Nha-trang, que pendant la nuit je transporterai à mon bord tous les chrétiens qui se seront réfugiés sur la grève de Dong-De située derrière le port. Cela fait, nous revenons en toute hâte vers notre chaloupe pour regagner le bateau. Notre excursion avait duré trois heures, car nous avions été obligés de mouiller assez loin de terre.

Dans l'après-midi, vers deux heures, nous aperçûmes une barque se détacher d'une île à côté et se diriger vers nous. Elle approchait lentement et presque avec méfiance. Que venait-elle faire? Sont-ce des chrétiens, sont-ce des païens? Dans cette île pourtant, dis-je, il n'y a point de chrétiens. La barque approche toujours: elle était pleine de monde. Enfin j'ôte mon chapeau pour la saluer. Aussitôt, dans la barque, deux grands chapeaux se lèvent, et je reconnus mes deux confrères, le P. Auger et le P. Guillon. Jugez de notre joie au milieu de tant de tristesse.

Le soir, avec une lunette d'approche, on apercevait déjà plusieurs chrétiens sur la grève, lieu de rendez-vous. Nous fûmes obligés de réquisitionner des barques païennes pour opérer le sauvetage. Durant toute la nuit six barques allaient du bateau à la grève et de la grève au bateau pour y transporter nos chrétiens. Au point du jour il n'en restait plus un: tous avaient été amenés à bord. Les Allemands nous prêtèrent dans cette circonstance le plus généreux concours. Combien de chrétiens avons-nous sauvés? Près de sept cents. Nous levâmes l'ancre immédiatement et nous nous dirigeâmes vers Saïgon où nous n'arrivâmes que deux jours après.

Mgr Colombert, en apprenant que les chrétiens de Binh-thuan et du Khanh-hoa n'étaient pas encore massacrés, s'ingénia pour trouver un second bateau qui irait au Binh-thuan, tandis que la *Gerda*, après avoir déposé son monde à Saïgon, retournerait au Khanh-hoa.

L'*Aréthuse* ne devait partir pour le Tong-King que dans quatre jours; on nous la prêta.

Nous nous divisâmes donc. Le P. Auger avec quelques chrétiens et le P. Hamon de Saïgon pour servir d'interprète devaient monter la *Gerda* et retourner au Khanh-hoa, tandis que le P. Guitton, le prêtre indigène et moi, nous devions aller au Binh-thuan avec l'*Aréthuse*. Je n'ai pas encore de nouvelles de la *Gerda*, mais l'expédition de l'*Aréthuse* manqua complètement. Le P. Guitton et le prêtre indigène allèrent pendant la nuit jusqu'à la maison du P. Villaume qui était déjà parti depuis quatre jours pour gagner Saïgon par les montagnes des sauvages. Les chrétiens s'étaient enfuis sur les montagnes : cependant si l'*Aréthuse* avait pu mettre à notre disposition encore un jour et une nuit, nous aurions pu sauver au Binh-thuan un grand nombre de chrétiens.

Je suis à Saïgon depuis dimanche dernier et j'y reste pour prendre un peu de repos. Il est question de transporter ici tous les chrétiens de Qui-Nhon. Nous aurons après à les rapatrier. Ce ne sera pas facile. Priez pour moi et pour tous, et faites prier pour nous.

Saïgon, le 4 septembre.

Je finissais hier ma lettre quand j'appris que la *Gerda* entraît au port et transportait mille chrétiens de Qui-Nhon. Elle n'a pu sauver personne au Khanh-hoa. La maison chrétienne où j'étais entré quelques jours auparavant n'existait plus : elle avait été brûlée. Tout le Khanh-hoa a subi le même sort que les autres provinces.

Je viens d'apprendre que le Quang-Nam resté jusqu'ici intact a été attaqué. Les PP. Bruyère et Maillard font leur possible pour protéger vers Tourane la retraite des chrétiens... Je repars demain matin pour Qui-Nhon...

COCHINCHINE.

Journal de Mgr Caspar, vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, du 7 au 13 septembre 1885.

La vaste conspiration des lettrés contre les chrétiens a semé les désastres dans les provinces de la mission de Cochinchine orientale ; aujourd'hui 6 septembre, elle s'an-

nonce furieuse dans le Quàng-tri. Le P. Mathey, séjournant près du chef-lieu de cette province, envoie à cette même date un billet conçu en ces termes :

“ La citadelle du chef-lieu est prise par les lettrés, notre position est des plus critiques. Pouvez-vous faire quelque chose pour nous ? Si nous ne devons plus nous rencontrer en ce monde, adieu ! j'ai fait mon sacrifice.”

Ce billet était écrit dans l'après-midi ; à la tombée du jour, la chrétienté où se trouve ce cher confrère était cernée par les patens des villages d'alentour. Toutes les autres chrétientés de la province ont dû pareillement être isolées les unes des autres par l'investissement. Cette première précaution prise par les lettrés, les assaillants devaient attendre le signal pour tout incendier et tout massacrer. La nuit tombée, alors que cet ordre cruel n'était pas encore parvenu, le P. Mathey, après avoir donné une dernière absolution à ses chrétiens, voulut faire une reconnaissance ou peut-être une trouée à travers la ligne des envahisseurs ; mais il fut pris, croit-on, avec tous ceux qui l'accompagnaient. Là s'arrêtent pour aujourd'hui les nouvelles qui concernent le district avoisinant le chef-lieu de la province.

Le 7 septembre, veille de la Nativité de la Sainte Vierge, j'apprends que les chemins sont interceptés. Les nouvelles précédentes se confirment et font craindre le dénouement le plus désastreux qu'il soit possible d'imaginer.

Le 8 septembre, m'arrivent quelques fuyards échappés aux yeux vigilants de leurs ennemis, et qui m'affirment tous l'incendie et le massacre du district. L'un d'eux a vu de ses propres yeux les odieux persécuteurs rejeter dans les flammes les femmes et les enfants qui venaient d'en sortir. Les lueurs sinistres qui, au dire des fuyards, bordaient l'horizon dans la nuit du 7 au 8 septembre, font redouter que toutes les chrétientés aient été anéanties.

C'est une extermination complète que le démon veut réaliser par la fureur des lettrés. La trame est ourdie depuis longtemps. La prise de Hué n'a fait qu'accélérer l'exécution des plans conçus. Rien de bien sévère n'avait été arrêté contre les nombreux fauteurs des massacres de décembre 1883 ; ils se trouvent presque au grand complet après leur

première campagne contre les chrétiens. Quoi d'étrange après cela, s'ils se sont enhardis à en entreprendre une seconde et à se promettre un succès aussi entier contre le nom chrétien que leur rage peut le leur dicter. C'est une guerre à mort que l'enfer entreprend contre l'Église dans ce pays, et il faut, je crois, remonter bien loin dans l'histoire des persécutions pour trouver un déploiement de férocité aussi vaste et un nombre de victimes aussi grand que celui que marque le désastre de la mission de Cochinchine orientale, et celui dont nous sommes menacés ou plutôt déjà atteints. Si les bruits se confirment, nous avons cinq mille chrétiens, victimes de l'odieux complot tramé par les suppôts de Satan.

19 septembre.

Le Père Mathey nous revient sain et sauf après avoir franchi monts et vaux. Il annonce que, le lendemain de sa fuite, il avait vu les flammes dévorer ses chrétientés et que partout les massacres devaient avoir eu lieu.

11 septembre.

Le P. Bonnard nous écrit que les lettrés, avec leurs adhérents au nombre de plusieurs milliers, se mettent en mesure de fondre sur ses chrétientés. Le district de ce confrère est à vingt kilomètres de Hué, et, quoique les rebelles aient vu passer la colonne que le général de Courcy envoyait, le 8, reprendre la citadelle du Quàng-tri, ils n'en sont, paraît-il, que plus exaspérés et plus déterminés à anéantir tous nos villages. Ce même jour nous arrivent des détails navrants sur les massacres qui ont eu lieu au Quàng-tri. Tout aurait été mis à feu et à sang. Trois prêtres indigènes auraient été tués avec les raffinements d'une cruauté que la plume se refuse à dépeindre. Nulle pitié pour l'âge ou pour le sexe, et les cadavres, après avoir été traités de la manière la plus horrible, auraient été livrés aux flammes qui dévastaient tous les alentours.

Le nord de cette province où se trouve le petit séminaire est pour le moment en pleine agitation, et je redoute que de désolantes nouvelles ne viennent confirmer les premiers

bruits de désastres qui parviennent aujourd'hui. C'est un soulèvement général de la population ameutée et conduite par les lettrés contre toutes nos chrétientés.

12 septembre.

Les bruits deviennent de plus en plus alarmants, et je vais tout à l'heure me trouver assez autorisé pour dire que nos malheurs dépassent tout ce que l'imagination peut supposer. L'agitation fermente partout et aujourd'hui elle s'étend jusque sous les murs de la citadelle de Hué. Il nous arrive des fuyards de partout et à chaque instant ; ils sont porteurs des plus désolantes nouvelles. Tous les districts du Quàng-tri sont anéantis, paraît-il. Un jeune homme échappé au massacre dit avoir vu massacrer trois prêtres indigènes. Je suis encore sans nouvelles au sujet des confrères. Quatre chrétientés situées à douze ou quinze kilomètres de Hué viennent d'arriver et nous demandent un logement et de la nourriture. Le chiffre des réfugiés est actuellement de mille personnes.

13 septembre.

Nous n'avons pas encore de nouvelles certaines des désastres qui ont eu lieu, mais nous présumons que nos trois districts du Dinh-Càt, Bai-Trôi et Dât-do, comprenant soixante-cinq chrétientés, un séminaire et trois couvents de religieuses, auront été complètement dévastés, et la presque totalité des chrétiens, victimes de la fureur des lettrés, ce qui ferait de dix à quinze mille personnes massacrées. Je ne puis encore l'affirmer, mais je crains d'être plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

UN ÉPISODE DE LA PERSÉCUTION

DANS LA
COCHINCHINE ORIENTALE.

Lettre de M. Guilton, missionnaire, à M. Pernot, directeur au séminaire des Missions-Etrangères de Paris.

Saïgon, le 6 septembre 1885.

Vous connaissez déjà les terribles événements dont notre pauvre Cochinchine orientale vient d'être le théâtre ; mais je suis sûr que vous seriez heureux d'avoir des détails sur ce qui concerne chaque district, aussi je vais vous raconter en quelques mots ce qui regarde ma station du *Thành-Hoà*.

Comprise entre le cap *Varéla* et le faux cap du même nom, la province du *Thành-Hoà* va se perdre dans les montagnes du Laos. C'est un pays situé dans un site magnifique, mais malheureusement plus beau que riche, car il a peine à nourrir une population de 60,000 hommes pauvres et paresseux. J'y arrivai le 15 mars et m'y livrai aussitôt à l'étude de la langue annamite. Vers la fin de juin, je commençais l'administration de mes chrétiens au nombre de 3,000, de concert avec le P. Auger, qui devait me céder le district au mois d'août. Tout alla bien jusqu'au mois de juillet. J'avais au moins vingt-cinq catéchumènes dont onze seulement furent baptisés, les autres ayant été dispersés par la persécution qui éclata au moment où j'allais les instruire. J'étais content de ce chiffre pour ma première année, mais le démon ne l'était pas.

Le 20 juillet, arrive la triste nouvelle que trois confrères ont été massacrés au *Tu-Ngia* avec 7,000 chrétiens ; à partir de ce jour les païens ne connaissent plus de limites dans leurs exactions. Le grand mandarin de la province livre toutes les armes de la citadelle aux insurgés qui s'organisent pour ne laisser échapper personne. Cependant, l'heure du massacre général n'est pas encore venue.

Le 25, un prêtre annamite qui me servait de vicaire, arrive

de *Qui-Nhon*, confirme ce que j'avais appris antérieurement, et de plus m'annonce que toutes les provinces du nord sont soulevées, que des lettrés ont commencé leur œuvre satanique. Dès lors, mes chrétiens affolés s'enfuient sur les montagnes pour échapper à une mort inévitable. Tous les sentiers des villages sont gardés avec soin ; toute communication, toute correspondance avec mes confrères devient impossible ; et défense est faite à tout païen de sauver les chrétiens et leurs biens.

Chaque nuit, les sous-préfets parcourent les villages chrétiens, et surtout ceux où se trouvent les Pères qu'ils gardent à vue. Les grands mandarins cependant, ne voulant pas paraître trop ouvertement contre nous, sont d'une hypocrisie sans pareille : l'un d'eux même, allait jusqu'à nous dire :

« S'il y a un seul chrétien de tué, je consens à mourir moi-même. »

Ne nous laissant pas tromper par cette phraséologie annamite, nous convinmes, le Père Auger et moi, de nous réunir dans une paroisse du centre pour organiser la défense. Jusqu'au 6 août, nous n'eûmes à déplorer que quelques vols et incendies de maisons. Ce jour-là, un lettré nous apprit que le *Binh-Dinh* même, qui est sous la protection de la concession française et des soldats français à *Qui-Nhon*, avait été mis à feu et à sang ; que les lettrés descendaient au *Phu-Yên*, où se trouvaient les Pères Chatelet et Iribarne, dernière province qui me séparait de ces vampires. L'heure approchait donc. Je pus toutefois circuler jusqu'au 10 août pour administrer les vieillards malades qui n'avaient pu fuir : on me montrait, il est vrai, des lances qui toutes devaient avoir l'honneur de me tuer, mais cela n'était pas encore de nature à m'effrayer.

Le 7 août, des chrétiens du P. Guégan, qui s'étaient réfugiés sur les montagnes, descendent chez moi, sans savoir où ils se trouvaient, mais trop fatigués pour aller plus loin.

Le soir du même jour, on vint me dire que mon prêtre annamite avait fui, qu'on avait pillé ses églises et sa maison et tué plusieurs de ses chrétiens. On avait fixé le 11 août pour nous mettre à mort, ce qui n'empêcha pas mon confrère de monter à la citadelle le 11 au matin pour reprocher aux

grands mandarins toutes leurs menées et leur connivence avec les lettrés. Étonnés de son audace et de ses menaces, ils remirent la partie à la nuit du 15 au 16. Nous ne vîmes que le premier maître des lettrés et le maire du canton, qui arrivèrent à notre maison vers onze heures de la nuit pour voir si vraiment nous étions sur la défensive. Ils passèrent au milieu de mes chrétiens que je commandais le fusil sur l'épaule.

Le 15, les lettrés tuèrent un bœuf et un porc dont ils burent le sang, jurant d'être unanimes pour le massacre, et le soir eut lieu un banquet solennel auquel furent invités les chefs. Le deuxième chef, honnête homme, se trouvant avoir la présidence, s'empara de tous leurs diplômes, et partit après leur avoir notifié que jamais il ne participerait à un acte aussi monstrueux. C'est ce brave homme qui nous mit au courant de tous les événements, et qui plus tard nous avertit de fuir. Les lettrés, furieux contre lui, se décidèrent alors à attendre le signal donné par leurs collègues des provinces supérieures qui ravageaient alors le *Phu-Yên*.

Le 15 août au soir, nous nous séparâmes, mon confrère et moi, pour aller attendre l'armée sur les montagnes au milieu de nos chrétiens ; mais voici que le 22, le lettré dont j'ai déjà parlé, quitte la citadelle à l'ouverture des portes, jette dans les fossés ses beaux habits bleus, et vient, en mendiant, avertir mon confrère qu'on en voulait surtout aux deux Pères, et que, si nous fuyions, on ne nous sacrerait peut-être pas nos chrétiens. Il nous fallait une raison semblable pour nous déterminer à abandonner nos chères ouailles.

A la nuit mon confrère arrivait dans ma maison, et à minuit, nous traversions le fleuve au moment où cent vingt lettrés descendaient chez moi. Pour ne pas être aperçus nous dûmes contourner une montagne afin de prendre sur une plage déserte une barque de chrétiens, qui était sortie sous prétexte d'aller pêcher. Nous voulions d'abord gagner *Qui-Nhon*, mais notre barque étant trop petite pour tenir la mer, nous dûmes nous contenter de fuir dans les îles. Et encore avons-nous eu bien de la peine à en atteindre une. Nous faillîmes sombrer à deux ou trois reprises, et nous restâmes jusqu'au lendemain trempés jusqu'aux os.

Le dimanche matin, nos catéchistes durent pêcher des huitres pour leur déjeuner. L'un d'eux prit même un gros poisson que mangea le Père Auger ; pour moi, je dus m'abstenir de toute nourriture et cela deux jours et deux nuits. Bientôt nous nous aperçumes que nous étions poursuivis ; furieux de ne nous avoir pas trouvés, les bandits pillèrent et brûlèrent ma maison, mais comme c'était surtout à nous-mêmes qu'on en voulait, ordre fut donné de nous traquer sur les montagnes ; toutes les barques du port furent réquisitionnées et lancées à notre recherche avec promesse de récompense pour ceux qui nous amèneraient morts ou vifs.

Le dimanche soir même, nous fûmes atteints par deux barques annamites, mais intimidés par nos fusils, et ne se croyant pas en force pour nous faire prisonnier ou pour nous tuer, les brigands se contentèrent de dix-huit ligatures. Cependant il fallait dépister les autres bandits ; nous nous décidâmes donc à chercher une plus grande barque et à gagner *Qui-Nhon*. Nous voyageâmes toute la journée et toute la nuit, et ce ne fut que le lundi vers dix heures que nous en trouvâmes une, mais le pilote refusa de nous prendre. Cet homme après d'assez longs pourparlers, nous dit, comme pour se moquer de nous :

“Mais vous n'avez pas besoin de monter dans ma barque pour vous sauver ; il y a là dans le port un navire européen qui vous protégera.”

Personne ne crut à sa parole, et cependant, en regagnant les montagnes où nous devons passer la nuit, nous regardons entre les îles pour voir si, contre tout espoir, il n'aurait pas dit vrai. A deux heures, nous perdions courage, et, depuis quelque temps déjà, nous étions couchés au fond de notre barque, lorsqu'un catéchiste s'écria :

“Pères, je crois voir un navire noir à peu près à l'endroit où nous avons pris la mer l'autre jour.”

Une seconde après, nous l'avions aperçu de nos propres yeux, et nous nous dirigeons sur lui, sans connaître sa nationalité, car il ne portait pas de drapeau. Quelle ne furent pas notre surprise et notre joie, lorsqu'à deux cents pas de son bord, un chapeau s'agite, et nous entendons crier en bon français :

“Eh ! dépêchez-vous donc.”

Le Père Auger reconnaît aussitôt le Père Geffroy qui avait occupé ce district il y a huit ans. Arrivés à bord, contents d'être sauvés, nous nous informâmes des autres confrères et de leurs districts. Quelles nouvelles ! Les Pères Poirier, Garin, Guégan, Martin, Macé, Barrat, Chatelet, Dupont, ainsi que beaucoup de prêtres annamites étaient tués avec 30,000 chrétiens. Nous-mêmes étions regardés comme morts, lorsque le 20, Monseigneur reçut une lettre que j'avais remise le 18 à un barquier païen. Le prélat frêta aussitôt un navire allemand en rade à *Qui-Nhon* pour nous sauver, si la chose était encore possible.

Toute la nuit, nous embarquâmes des chrétiens réfugiés sur les montagnes qui bordent la mer. Pour cette besogne nous avions réquisitionné des barques païennes ; pour moi, j'en commandais une, montée par six païens que je faisais travailler en leur montrant mon revolver. Nous ne pûmes sauver que 700 chrétiens, 2,300 restaient encore sur les montagnes, destinés, hélas ! à être massacrés par les païens ou à mourir de faim ou sous la dent des bêtes sauvages !

Vous le voyez. Ce sont des allemands, ce sont des protestants qui sont venus nous sauver, nous français, nous missionnaires catholiques !.....

Je conduisis mes chrétiens à *Saïgon*, où Français et Annamites furent émus de pitié, et donnèrent d'assez abondantes aumônes.

Ce même jour 27 août, je repartais pour sauver le Père Guillaume au *Binh-Thuân*. Je dus descendre à terre à minuit, avec deux annamites seulement, et voyager pendant deux heures et demie pour arriver à la maison du Père : je la trouvai gardée par des païens. Le Père avait fui le 24 avec ses chrétiens. Je ne rencontrai qu'un catéchiste et six néophytes, ainsi que les religieuses ; je ne pus les délivrer, les païens étaient trop nombreux !

A mon arrivée, on commença à tout brûler, et quand je voulus partir, j'étais cerné. Je forçai une patrouille composée seulement de quatre hommes, mais je fus poursuivi pendant plus de deux heures jusqu'à la mer. De temps en temps, je faisais arrêter les bandits en les mettant en joue. Traversant les rivières et les salines, j'arrivai à cinq heures sur le

rivage, mais nous étions cernés de tous côtés, et nous étions à 3 kilomètres du lieu de débarquement. Je fis alors monter mes gens dans une petite barque que je trainai moi-même, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine ; une fois dans la barque, je quittais de temps en temps la rame pour prendre le fusil et repousser mes agresseurs qui eux aussi accouraient en barque, puis je déposais le fusil pour reprendre la rame, et cela pendant une heure. Peu à peu le nombre des barques diminua ; bientôt il n'y en eut plus que trois dont l'une venait perpendiculairement sur la mienne ; mais je voyais le bateau français. Je tirai trois coups pour me faire reconnaître, aussitôt deux des barques lancées à ma poursuite s'arrêtèrent. La troisième était trop avancée pour reculer, je fis mettre en joue par mes deux Annamites qui la montaient et leur commandai de carguer les voiles. A leur grand étonnement, je sautai à son bord, y fis passer mes gens ; j'abandonnai ma première barque, et me fis conduire sur le bateau français.

J'arrivai brisé de fatigue, et les jambes crispées par le froid.

Voici mon histoire et les péripéties de ma fuite ; j'aurais dû périr bien des fois, si j'en avais été digne.

Et maintenant, je suis à *Saïgon* avec le Père Vivier et 2,700 chrétiens (5,000 environ sont encore à la Concession de *Qui-Nhon*). Nous avons déjà acheté pour 6,000 piastres de riz ; et vous savez que pour une mission qui a tout perdu, même ses missionnaires, ce n'est pas chose facile que de payer cette somme. Mais je connais votre cœur et je sais d'avance que vous ne négligerez rien pour nous venir en aide.

D'après une lettre particulière qui nous arrive au dernier moment, les massacres continueraient toujours au-delà d'un certain rayon protégé par la citadelle de *Binh-Dinh* ; un missionnaire aurait été tué avec une cruauté inouïe. Sa tête aurait été plantée et exposée sur un arbre et son corps aurait été écorché, coupé en morceaux et brûlé sur la route. Nous attendons la confirmation de ces nouvelles horreurs, et nous adressons une prière à nos lecteurs en faveur des pauvres survivants de tant de massacres.

COCHINCHINE.

Saïgon, le 17 octobre 1885.

Nous venons d'apprendre la nouvelle certaine du massacre du P. Châtelet et de trois prêtres indigènes, le 26 août dernier.

D'un autre côté, des lettres de Hué annoncent que : sept mille chrétiens et huit prêtres indigènes ont été massacrés entre Hué et Dong-Son dans la province de Quang-Tri.

Les PP. Dangelzer, Girard et Closset ont été débloqués par une colonne de soldats français, après avoir soutenu un siège rigoureux. Réfugiés avec trois mille chrétiens dans une enceinte de deux cents mètres de côté, ils ont résisté pendant trois semaines à toutes les attaques de milliers de rebelles bien armés.

Une expédition organisée par les chrétiens de Qui-Nhon et soutenue par la présence du P. Auger, a tenté un heureux coup de main au Phu-Yên, où un millier de chrétiens se défendaient courageusement, depuis deux mois, sur le plateau de Trà-Kê. La petite colonne chrétienne a pu délivrer ses frères et, après dix jours, les ramener à Qui-Nhon, avec six canons pris sur l'ennemi. Beaucoup d'entre eux sont mutilés par des coups de lances ou des coups de sabre.

Où donc s'arrêteront ces massacres lamentables, car l'audace des lettrés encouragés par le succès fait redouter l'anéantissement complet de la mission de Hué comme de celle du Binh-Dinh, et peut-être aussi du Tong-King !

LÉTTRE DE MGR CASPAR AUX DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Hué, ce 9 octobre 1885.

Un télégramme adressé à M. Delpech vous sera parvenu depuis longtemps quand cette lettre vous arrivera. Ce que demain nous apportera de nouvelles calamités à subir, Dieu le sait, mais nos appréhensions ne sont rien moins que calmées par les bruits sinistres qui nous arrivent. De toutes

parts on signale une agitation parmi la population soulevée tout entière par la classe intelligente et dirigeante et que les mesures répressives n'ont encore pu apaiser. La province de Quang-Tri, comptant près de soixante-dix chrétientés, est ruinée de fond en comble. Les chrétiens fugitifs ne trouvent d'asile que sous les murs des citadelles où séjournent des troupes françaises, et bientôt peut-être ce voisinage ne les défendra pas contre la rage de leurs ennemis. Un quart d'heure d'attaque pendant la nuit suffira aux rebelles pour exercer leurs ravages avant que les secours aient pu nous arriver. Que Dieu change le cœur de nos cruels persécuteurs ! c'est alors seulement que nous aurons l'espoir de voir conservés ceux que le fer et le feu ont épargnés jusqu'à ce jour.

Plus de sept mille chrétiens ont été massacrés dans la Cochinchine septentrionale. Il en mourra encore plusieurs centaines par suite des privations et des misères qui sont la suite des désastres, ce qui fera bientôt monter le chiffre de nos pertes au tiers du total de la population chrétienne. Plaise à Dieu que les deux autres provinces soient épargnées ! Celle du Quang-Hinh est menacée dans sa partie sud par les rebelles que la colonne expéditionnaire a refoulés du Quang-Tri. Celle du Thua-Thiên profite de la proximité des troupes françaises séjournant à la citadelle de Hué et au port de Thuân-Ain. Mais des surprises nocturnes préparées en secret et menées avec promptitude sont encore à craindre pour toutes nos chrétientés et pendant de longs jours. Dieu veuille avoir égard à tout le sang versé par nos sept mille victimes pour nous accorder cette paix si ardemment désirée !

JAPON SEPTENTRIONAL

Audience accordée à Mgr Osouf par S. M. le Mikado.

Au milieu des épreuves qui frappent l'héroïque Société des Missions Étrangères de Paris, Dieu, toujours miséricordieux, lui ménage une consolation. Cette lettre de M. Midon, provicaire apostolique du Japon septentrional, donne les détails d'un événement qui peut avoir les plus heureux résultats pour l'avenir de cette Église si longtemps éprouvée.

Yokohama, 14 septembre 1885.

Vous n'ignorez point l'honorable mission que daigna confier au mois de mars dernier, à Mgr Osouf, le Souverain Pontife, désireux d'entrer en relations avec le gouvernement japonais.

Dès son retour à Tôkiô, vers le milieu d'août, le prélat s'empressa de faire les démarches nécessaires, afin d'obtenir l'audience voulue pour la remise d'une lettre de Sa Sainteté à Sa Majesté le Mikado. M. Sienkiewicz, ministre plénipotentiaire de France au Japon, officiellement chargé par le Gouvernement français, sur la demande du Vatican, de prêter son concours à Mgr d'Arsinoë, montra, en cette circonstance, une entente des affaires et un dévouement qui lui font le plus grand honneur.

Après les entrevues préliminaires, usitées en pareil cas, S. Exc. le comte Inouye, ministre des Affaires Étrangères du Gouvernement japonais, vint informer Mgr Osouf que l'audience impériale était fixée au samedi 12 septembre. En même temps, le *Journal Officiel* publiait une note annonçant qu'à cette date, l'Empereur recevrait Mgr d'Arsinoë, porteur d'une lettre du Pape de Rome pour Sa Majesté, et que deux voitures de la cour conduiraient au palais les personnes admises à l'audience.

Les choses se sont, en effet, passées d'après ce programme, et je viens aujourd'hui vous donner à ce sujet quelques détails.

Samedi dernier, à dix heures, arrivaient à Tsoukiji, résidence de Mgr d'Arsinoë, deux voitures de la cour, dont l'une

ordinairement envoyée aux ministres plénipotentiaires quand ils vont présenter leurs lettres de créance. Sa Grandeur prit place dans la voiture d'honneur avec celui qui vous adresse ces lignes ; dans la deuxième, monta M. Brotelande qui accompagnait Monseigneur a titre de secrétaire ; M. Vigroux, provicaire était malheureusement retenu par une indisposition bien regrettable en pareil jour.

Nous nous rendîmes à la Légation de France, où Monsieur le Ministre et tout son personnel en uniforme prirent place dans les voitures, escortées par les deux cavaliers de la Légation, et l'on partit pour le palais d'Akasaka.

Nous trouvâmes dans le salon d'attente, S. Exc. le ministre des Affaires Etrangères, en grand uniforme, tout constellé de décorations, S. Exc. le comte Ito, ministre de la Maison de l'Empereur, avec le grand cordon de l'ordre du *Soleil Levant*, plusieurs gentilshommes de la Chambre, l'Introducteur des audiences impériales et le premier interprète de la cour, en habits de cérémonie.

Tous ces hauts fonctionnaires firent à Monseigneur et aux personnes qui l'accompagnaient le plus gracieux accueil, en attendant le moment de l'audience.

A onze heures, les huissiers annoncèrent l'arrivé de l'Empereur, et nous pénétrâmes dans la salle des réceptions : Monsieur le Ministre de France et Mgr Osouf ouvraient la marche, suivis des deux missionnaires et des membres de la Légation. Sa Majesté le Mikado, en habit militaire, relevé par la décoration de son ordre, se tenait debout au fond de la salle,—devant un fauteuil—les mains appuyées sur son épée. Autour de lui, les fonctionnaires signalés précédemment.

Après les trois saluts d'usage renouvelés de la porte à l'endroit où l'on s'arrête devant l'Empereur, M. le Ministre, en quelques mots parfaitement dits, présenta à Sa Majesté Mgr Osouf, porteur d'une lettre de Sa Sainteté Léon XIII. L'interprète fit la traduction voulue, et Mgr d'Arsinoë, prenant la parole, s'adressa en ces termes au Mikado :

“ Sire,

“ Le Souverain Pontife Léon XIII, connaissant les progrès qui s'accomplissent sous votre règne dans l'empire du

Japon, a désiré se mettre en relations avec Votre Majesté, aussi bien qu'avec les Souverains des autres grandes puissances du monde. Sa Sainteté a donc résolu d'adresser une lettre à Votre Majesté, pour Lui exprimer directement combien Elle apprécie les nobles aspirations de son gouvernement, et Lui témoigner aussi les sentiments particuliers qui L'animent à l'égard de Votre Auguste Personne.

“ Le Saint Père a daigné m'appeler à Rome et me charger de porter de sa part cette lettre à Votre Majesté, recourant au bienveillant intermédiaire de Son Excellence Monsieur le Ministre de France, pour m'introduire devant Elle à cet effet.

“ En venant m'acquitter de cette très honorable mission, qu'il me soit permis, Sire, d'offrir à Votre Majesté mes plus profonds hommages et de Lui exprimer aussi mes vœux les plus sincères pour que tous les progrès, inaugurés par Votre règne, continuent et se développent de plus en plus, à la gloire de Votre Majesté et pour le bonheur de son peuple! ”

Quant l'interprète eut traduit cette adresse; Monseigneur reçut des mains de l'un de ses missionnaires la lettre du Souverain Pontife et la présenta à l'Empereur. La lettre de Sa Sainteté était renfermée dans une enveloppe de soie blanche, aux armes pontificales délicieusement reproduites, et fermée par un cordonnet d'or.

Sa Majesté reçut le pli, le considéra un instant, puis, le passant à un officier, il lut à son tour en japonais, sa réponse. L'interprète la traduisit à Monseigneur en excellent français.

Il m'est impossible de vous donner le texte même de la réponse impériale. En voici les idées principales :

Sa Majesté le Mikado exprima combien il se trouvait honoré de la démarche bienveillante du Souverain Pontife, et chargea Sa Grandeur d'offrir au Pape l'expression de ses remerciements. Il exprima son désir de continuer à marcher dans la voie du progrès, sa volonté d'accorder à ses sujets chrétiens une protection égale à celle dont il favorise tous les autres.

L'audience était terminée. Mgr Osouf présenta à l'Empereur les deux missionnaires de sa suite, et tous se retirèrent avec le cérémonial suivi lors de l'entrée.

A peine revenus dans le salon, le comte Inouye exprima de nouveau à Mgr d'Arsinoë combien le gouvernement japonais était honoré de la lettre pontificale. Sa Grandeur, à son tour, témoigna à Son Excellence ses remerciements pour la manière dont on avait bien voulu accueillir le message et le messenger de S. S. Léon XIII. Pour se conformer aux usages du pays, on offrit le thé et les accessoires, puis les voitures ramenèrent à la légation et à la mission les personnes qui avaient assisté à l'audience.

Dans l'après-midi, Mgr Osouf fit au Ministre de la Maison de l'empereur la visite d'usage ; puis Sa Grandeur alla remercier M. le Ministre de France de ses bons et gracieux offices en cette occasion.

Tel est le résumé de l'audience, que j'ose appeler l'événement du 12 septembre. L'effet moral qui en résultera tournera, Dieu aidant, au bien de la Religion, et par suite au bonheur du pays dont la Providence a daigné nous confier l'évangélisation. Inutile de vous dire combien nos néophytes sont heureux tout ensemble et de la démarche du Saint Père et de l'audience impériale.

Veillez prier avec nous pour que les vues élevées de S. S. Léon XIII trouvent sur ces îles lointaines jadis si chrétiennes, l'écho désiré, *ut sermo Dei currat*.

ATHABASKA-MACKENSIE.

(AMÉRIQUE NORD-OUEST)

*La vie du missionnaire dans l'Athabaska - MacKensie, par le
R. P. Pascal.*

Mission de la Nativité, 28 décembre 1885.

Plusieurs d'entre vous m'ont posé maintes fois diverses questions sur ma vie depuis bientôt douze ans dans ces missions lointaines. Je me décide enfin à vous donner quelques détails d'ensemble sur nos occupations et nos travaux de missionnaires dans les provinces du Nord.

Quel est le pays ? Quelle est sa richesse ? Quels sont ses produits et les moyens de subsistance pour les habitants ?... Voici la réponse en quelques mots.

..*

Riche en animaux à épaisses fourrures, objet d'un grand commerce pour les Anglais, le nord de l'Amérique est le plus pauvre de la terre ; car son sol ne peut nourrir les quelques milliers d'habitants qui le foulent. Les récoltes y sont paralysées par les froids rigoureux et longs de l'hiver et par les fraîcheurs des nuits d'été. Une année, la récolte est abondante ; en d'autres années, disette complète. Le gibier au printemps et, en automne, les animaux sauvages et en particulier le renne et l'élan, qui deviennent de plus en plus rares, voilà, avec le secours des animaux domestiques et le poisson, toutes les ressources d'un pays qui n'a de remarquable que son étendue. Un diocèse ordinaire d'Amérique est beaucoup plus grand que la France, et certainement la France entière n'a pas en étendue le tiers de l'Athabaska-Mackensie. L'importation y est très pénible et très coûteuse, vu les distances, et c'est cependant notre seul moyen de sub-

sistance, grâce à l'OEuvre si providentielle de la Propagation de la Foi, qui nous fournit quelques ressources pour acheter et faire venir d'Angleterre les choses de première nécessité. Ces secours, ajoutés aux fruits de nos pénibles labeurs, nous rendent la vie possible, même dans un pays si inclément. De là, nécessité pour nous de nous livrer tour à tour aux travaux du saint ministère et à ceux de la vie matérielle. Nous quittons le bréviaire pour prendre la hache, nous passons de la prédication et du confessionnal aux travaux des champs. Heureux encore ceux qui, comme nous, ont le bonheur d'avoir avec eux quelques bons Frères convers. Mais n'ai-je pas dû passer moi-même sept années à la mission de N.-D.-des-Sept-Douleurs, entièrement seul dans les terribles épreuves d'un complet isolement.

.

Je reviens à notre mission de la Nativité, dont je veux vous parler. Nous avons là des Sœurs de charité, qui tout près de nous tiennent un orphelinat où nous devons instruire, habiller, nourrir et chauffer une vingtaine d'enfants. Outre cette petite communauté, nous avons une quinzaine de familles de Blancs, établies non loin de nous. Les uns parlent le français, d'autres le cris, et quelques-uns l'anglais.

Enfin, la partie la plus considérable de notre troupeau, c'est la tribu des sauvages montagnais, dont la langue est assez difficile à apprendre et plus encore à prononcer. Il est nécessaire pour nous de savoir toutes ces langues, si nous voulons faire du bien à ceux qui nous sont confiés.

Nous avons dans la maison de la Nativité quatre Frères convers très dévoués à la mission. En été, ils sont occupés à la culture de notre petit champ où nous semons pommes de terre, orge et produits de jardinage en petite quantité. Ce sont eux aussi qui vont faucher le foin pour le troupeau. Les prairies sont un peu éloignées, en sorte qu'ils couchent dehors toute la semaine et ne reviennent que le samedi en esquif. En automne, nous nous joignons à eux pour entasser le bois sec qu'ils coupent avant que la neige tombe, et que les bœufs charrieront en hiver ainsi que le foir.

Mais voici venir l'hiver ; les pluies de l'été ont dégradé

nos maisons construites en bois et le crépissage d'argile du dehors et du dedans est à réparer, si l'on veut se garantir de la bise du nord. Il faut donc fermer avec grand soin toutes les fissures et récrépir du haut en bas, si l'on veut habiter des maisons assez chaudes. Nous voilà donc maçons pendant quelques jours avec nos bons Frères. Bientôt les jours sont plus courts et le froid est devenu plus intense. Dès lors, casques, mitaines de poil, capotes et autres vêtements d'hiver sont nécessaires. Arrive enfin le jour de l'an dont je vais vous dire un mot.

* * *

Ce jour, que nos sauvages nomment, en leur langue, le jour où l'on s'embrasse, est donc connu même dans l'extrême nord de l'Amérique.

Au presbytère, on se donne l'accolade fraternelle et moi, en ma qualité d'économiste, j'offre les étrennes qui consistent en quelques morceaux de chocolat. Ces douceurs nous rappellent les petites friandises du jeune temps. On se transporte ensuite chez nos Sœurs, et là, après avoir béni la famille, on distribue des beignets sucrés aux pauvres déshérités, qui trépignent de joie et éclatent en chants de reconnaissance. Dans la journée, nos fidèles sont exacts à nous faire visite.

Le jour de l'an passe plus vite ici qu'ailleurs, car la nuit vient avant quatre heures, et nous laisse dans les ténèbres jusqu'à neuf heures du matin. Chacun reprend alors son travail. Deux de nos Frères, aidés d'un de nos orphelins, partent avec leur traîneau à chiens et vont sur le lac Athabaska dans une île à quelques lieues de la mission. Ils percent la glace, glissent au-dessous leurs filets au moyen d'une longue perche. Ils restent là jusqu'au samedi, ils reviennent entendre la messe le dimanche et apportent en même temps la nourriture de la semaine. Il faut toujours au moins trois cents poissons pesant deux ou trois livres chacun.

Les deux autres Frères travaillent à la maison, réparent les portes et les fenêtres, confectionnent des traîneaux pour les bœufs et les chiens, prennent soin des bêtes à cornes, charrient le bois et le foin, etc. Ici, pas de voitures ni de char-

rettes, mais seulement des traîneaux très lourds pour les bœufs et d'autres plus légers pour les chiens. Ces traîneaux sont faits avec deux gros madriers unis par de fortes traverses, ayant au-dessous des plaques de fer recourbées afin que le véhicule glisse facilement sur la neige durcie. Chaque bœuf peut facilement traîner quinze cents livres et faire deux voyages par jour et durant plusieurs mois ; cela vous donne une idée de la quantité de bois nécessaire pour alimenter nuit et jour quatre poêles chez nos Sœurs, deux chez nous au presbytère et un septième le dimanche à l'Eglise.

Dans les loisirs que nous laisse le saint ministère nous coupons ce bois par morceaux selon la grandeur des poêles et l'entassons autour de nos maisons.

A midi, le Frère, qui prend soin des bestiaux, fait sortir le troupeau, et ces pauvres bêtes sensibles au froid rigoureux (30 et 35 degrés, quelquefois même 40 et 45), vont en secouant la tête sur le lac où un trou fait dans la glace ramène l'eau à la surface et leur permet de se désaltérer. Après avoir bu, nos bœufs reviennent à la hâte vers l'étable, laissant à peine au Frère le temps de nettoyer leur place et de donner le foin. Dans ces pays si froids, ces bêtes sont maigres et donnent peu de lait, mais en retour elles sont la richesse de la mission durant les six mois de la belle saison.

.

Mais, nous prêtres, que faisons-nous pendant l'hiver ? Je l'ai déjà dit, nous partageons notre temps entre l'étude, la prière et le travail des mains.

Cependant, nous recevons souvent même en hiver, la visite de quelques-uns de nos sauvages, accourus du fond des bois pour se procurer soit du thé, soit du tabac, soit de la poudre, etc. Alors ils viennent prier à l'église, se chauffer à la maison. Ils nous donnent des nouvelles de leurs parents et profitent de leur visite pour se confesser. Aux uns nous offrons des chapelets, à d'autres, des scapulaires, etc. Nous leur promettons de prier pour eux et ils s'en retournent fortifiés et consolés par la vue de la *Robe noire*.

.

Bien souvent, même au cœur de l'hiver, on vient nous chercher pour administrer un malade ; aussitôt, un Frère prépare sa traîne à chiens, ces fameux coursiers du nord. On s'informe de la distance et de l'état des chemins. Il est plus facile d'aller sur les lacs et sur la neige durcie par les vents qu'à travers les bois et sur les montagnes où la marche est ralentie par la neige et les embarras de la forêt. On compte ensuite pour combien de jours il nous faut prendre des provisions pour nous et pour nos chiens. Nous disposons sur le traîneau notre lit, qui consiste tout simplement en deux couvertures de laine, des souliers de peaux d'élan, appelés *mocassins*, très commodes pour ces pays, nos mitaines, le casque et la capote de poil. Nous n'avons garde d'oublier de la viande séchée et durcie au feu ou pilée et délayée dans du suif pour former le pémikan. Si nous sommes riches, nous ajoutons un peu de sucre, de la farine et une tablette de chocolat. Gardons-nous d'oublier nos petites chaudières pour faire bouillir la viande et pour le thé. Une assiette, un couteau, un gobelet et surtout deux haches, enfin le poisson pour les chiens et nos raquettes complètent nos préparatifs.

Tout est préparé à la hâte ; les quatre chiens sont aussitôt attachés l'un à la suite de l'autre ; chacun a sa place marquée. Le fouet servira pour fustiger les paresseux, s'il est besoin.

On part. Le sauvage ouvre la marche ; les chiens suivent gaiement, la queue en trompette : le Frère dirige les coursiers de la voix et se tient un peu en arrière. Le missionnaire, enveloppé de son manteau de poil, est sur le traîneau, tantôt assis, tantôt couché. Le plus souvent il marche pour se réchauffer, ou glisse sur les eaux glacées avec ses raquettes.

On avance ainsi sans relâche jusqu'à midi. L'heure du dîner venue, les trois voyageurs disposent chaudières, viande sèche et haches. On cherche un endroit où le sapin et le bois sec ne font pas défaut ; puis, tandis que les chiens se reposent sur la neige, l'un de nous prépare une place, l'autre coupe des branches de sapin et les étend sur la terre ; le troisième arrive avec du bois sec. Le feu allumé, chacun

s'assoit. Hélas ! moins heureux que les Israélites dans le désert, nous n'avons pas un Moïse pour nous donner de l'eau. Il nous faudra faire fondre la neige dans une chaudière sur le feu et, soit dit en passant, cette eau laisse bien à désirer. Le repas commence, on savoure avec appétit les morceaux de viande sèche que l'on dépose sur un linge plus ou moins blanc étendu sur le sapin qui nous sert de siège. Heureux ceux qui ont les dents solides, car le mets du nord, trop semblable à une épaisse semelle de soulier, pourrait vous en faire tomber quelqu'une. Une tasse de thé chaud et bien noir, ce nectar du nord, arrose le repas. On remercie le bon Dieu. Tout est remis en place et le voyage continue.

* * *

Un peu avant la nuit, on s'arrête pour camper. Cette fois, les chiens dételés et en liberté prennent leurs ébats et se roulent dans la neige. Semblable à peu près à celui de midi, le campement a cela de particulier qu'il doit être assez long. On approche la traîne et l'on fait autour du camp une muraille de branches et de neige, surtout lorsque le vent souffle, pour se mettre à l'abri de ses caresses. On fait une bonne provision de gros bois sec qui pétille et qui nous réchauffera une bonne partie de la nuit. Cependant, les chiens qui entourent le feu témoignent de leur impatience et trouvent que le poisson est long à dégeler, car ils sont affamés. Il faut voir ces pauvres bêtes déchirer à belles dents l'énorme ration qui doit les sustenter jusqu'au lendemain. Leur repas avalé, nos coursiers prennent à pleine gueule la neige qui les entoure, et c'est assez pour les désaltérer ; après cela, ils cherchent un gîte. Vous les voyez gratter la neige au pied d'un arbre, y faire une place et s'y blottir en boule pour y passer la nuit.

* * *

Les voyageurs commencent alors leur réfection du soir, offrent leur cœur à Dieu, saluent Marie et leur bon ange. Puis chacun se roule dans sa couverture et s'enveloppe tout habillé, étendu sur des branches de sapin coupées avec nos haches et les pieds près du feu. La dureté de la couche paralyse bien un peu le sommeil, mais n'importe, le corps se

fait à tout. L'essentiel est qu'on ne se laisse pas gagner par le froid ; et la fatigue de la marche ne tarde pas à amener un repos bienfaisant. Le plus ennuyeux dans ces campements, c'est lorsque la neige tombe sur vous la nuit. Souvent alors la chaleur du corps la fait fondre et les couvertures sont humides et froides. Pourtant le feu est toujours là, nous l'activons et sa chaleur nous redonne la vie.

.

Le lendemain on recommence comme la veille jusqu'à ce qu'on parvienne à la chrétienté où sont les malades. On a fait ainsi douze à quinze lieues par jour.

Dès notre arrivée tous nos néophytes, heureux de nous revoir, s'empressent autour de nous, nous touchent la main ; c'est le salut des peuplades du nord et même des anglais.

Le chef du camp veut recevoir le prêtre dans sa loge où le repas est préparé. Nos bons indiens nous font goûter de leur chasse. Les mets sont excellents ; mais il ne faut pas être délicat, il est utile quelquefois de fermer les yeux ; car nos sauvages ne sont pas difficiles et ils croient que nous leur ressemblons.

Le prêtre se hâte ensuite de remplir son ministère auprès des malades qui reçoivent les sacrements avec ferveur. Il prie pour tous et avec tous, les exhorte et s'en retourne chez lui le cœur rempli de consolations.

Voilà nos occupations et celles de nos Frères depuis l'automne où nos sauvages gagnent les bois, jusqu'au printemps où ils se rapprochent de nous. C'est dans la belle saison seule que nous pouvons les réunir, les instruire, baptiser leurs enfants... Je vous donnerai dans une autre lettre, sur notre vie pendant l'été, des détails qui vous intéresseront.
